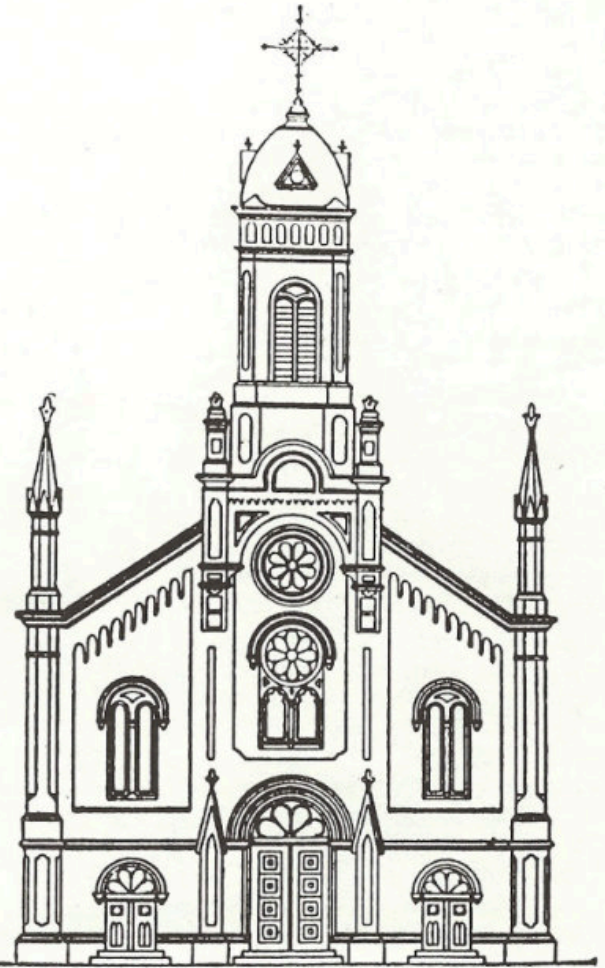


**IL NE
FAUT
PAS...**



*Démolir
l'église* **NOTRE-DAME**

**SI VOUS VOULEZ APPUYER LE MOUVEMENT
(IL NE FAUT PAS DÉMOLIR L'ÉGLISE NOTRE-DAME)**

COMMUNIQUEZ AVEC

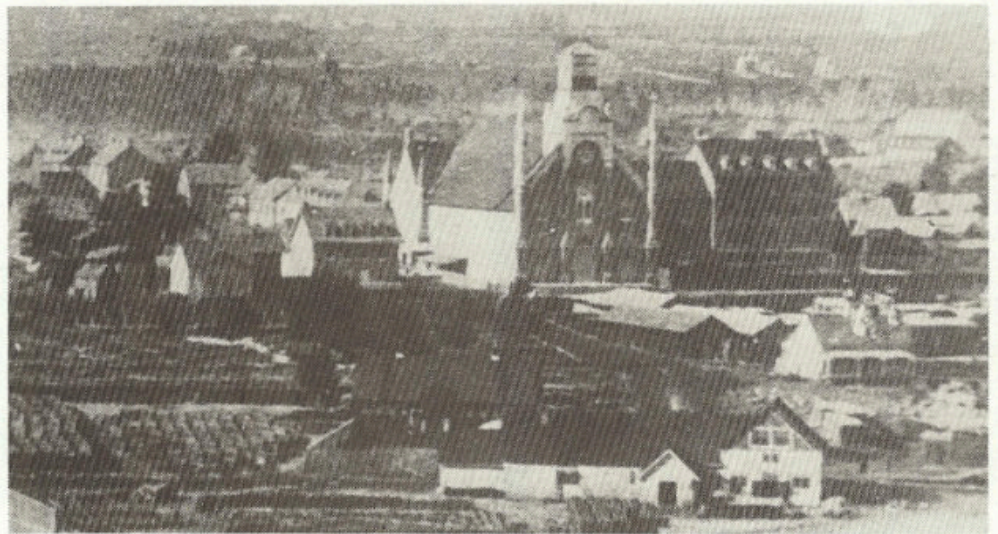
LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'OUEST DU QUÉBEC, C.P. 7, HULL, QUÉBEC

La paroisse Notre-Dame-de-Grâce de Hull

Romuald Boucher
o.m.i. Directeur des
Archives Deschâtelets.

La paroisse Notre-Dame-de-Grâce de Hull fut, pendant plus d'un siècle, une grande paroisse ouvrière débordant d'activités. On peut percevoir cette réalité à travers l'étude de quelques-uns de ses édifices. C'est le but de ce court article.

A peine arrivés à Bytown, en 1844, les Oblats de Marie-Immaculée sont invités à s'occuper de la petite population qui habite l'autre côté de la rivière. Il s'agit d'une population hétérogène composée principalement d'indiens et de blancs: protestants, anglais et français catholiques. La grande majorité des citoyens étaient soit des ouvriers employés aux moulins installés près des Chaudières, soit des gens de passage qui demeuraient en grande partie durant l'année dans les chantiers des forêts environnantes. C'était une population pauvre et accepter de les desservir adéquatement, c'était se résigner à vivre dans d'énormes dettes et pour longtemps. Pour le clergé se fixer à Hull n'avait donc rien d'attrayant et de prometteur. En 1840, pour accéder au désir de R. Wright, M. Brady avait fixé sa résidence à Wrighstown (Hull); il s'agissait d'une sorte de cabane qu'il transforma en chapelle-presbytère. Il



Église Notre-Dame incendiée en 1888.
Archives Deschâtelets, Ottawa.

caressait bien le désir d'y ériger une église mais la population des villages des alentours s'y opposèrent vivement et il quitta tout.

Chapelle des chantiers

C'est peu après, en 1845, que le père Eusèbe Durocher, o.m.i. entre en scène. Il faut d'abord un lieu de réunion, une chapelle :

«Une chapelle bâtie à la tête des Petites Chaudières, nous serait presque nécessaire. Toutes les cages de l'Ottawa passent là, il faut qu'elles y séjournent cinq à six jours au moins pour attendre leur tour pour sauter les Petites Chaudières. ...Lorsque nous sommes montés la dernière fois nous en avons réuni au moins une centaine dans une petite maison, il était impossible de s'asseoir,

nous leur avons dit la messe le matin, et nous serons obligés de continuer à y aller de temps en temps; mais c'est gênant dans une maison particulière. Cette chapelle dédiée à la Sainte Vierge et ornée convenablement pourrait devenir un pèlerinage, où les voyageurs qui montent et qui descendent se mettraient sous la protection de celle qui est à juste titre appelée l'Étoile de la mer et le refuge des pêcheurs.» (Durocher à Guigues, 20 mai 1845)

En 1846, M. Ruggles Wright donne un terrain de cent trente-deux pieds par soixante-quatre, situé au coin des rues Laurier et Salaberry. Une souscription auprès des enfants de la forêt rapporta mille dollars. Le 28 mai, on commence les travaux et quinze jours plus tard la chapelle est prête à recevoir ses pre-

miers fidèles. Mgr J.C. Prince, évêque auxiliaire de Montréal, a béni l'édifice le 12 juillet 1846; il l'a dédié à Notre-Dame-de-Bonsecours. La chapelle mesurait quarante pieds sur vingt pieds. Le bâtiment avait deux étages. La partie supérieure était sans division, inachevée, n'ayant comme ornement qu'un petit autel en bois, et, pour décorations, que les quatorze tableaux du Chemin de la Croix. Dans le bas, on avait aménagé une salle spacieuse pour la commodité des jeunes gens qui y trouvaient des beaux lits comme dans les chantiers.

La chapelle avait coûté 937,65 \$. A deux reprises, elle fut agrandie par le père Frain d'abord et ensuite par le père Reboul qui y ajouta un transept et une petite sacristie. Elle pouvait ainsi accueillir deux cents personnes. Également une galerie extérieure, faisant face à Ottawa, fut construite un peu plus tard. Les pères et même Mgr Guigues prêchaient souvent de cette chaire improvisée aux gens réunis devant la chapelle. Un petit clocher surmontait l'édifice.

A partir de 1855, une messe y fut célébrée à tous les dimanches soit par les pères du Collège d'Ottawa, soit par ceux de la Cathédrale.

Après la construction de la première église, la chapelle des chantiers fut convertie en école, la **Petite école rouge**, et les Soeurs de la Charité d'Ottawa traversaient la rivière chaque jour pour y donner l'enseignement.

Première église

En 1860, Hull prend un essor remarquable. C'est un village de grande envergure qui commence à se former. Les industries sont en plein progrès. Des ouvriers d'Ottawa cherchent refuge à Hull. La population française et catholique augmente. Le village de Hull est érigé en mission sous le patronage de Notre-Dame-de-Bonsecours, le 1er novembre 1861. Il n'y a pas à hésiter; il faut à Hull une paroisse bien organisée, il faut d'abord une église.

En 1868, le père Reboul commença, sur les plans de l'architecte Lecours, la construction d'une vaste église en pierre. L'année suivante, en 1869, le soubassement du nouveau temple fut livré au culte et vers la fin de 1870, Mgr Guigues eut la joie de procéder à la bénédiction solennelle de l'église.

La population de Hull était alors de 8 318 habitants dont 3 857 de langue anglaise. La paroisse Notre-Dame de Hull fut érigée canoniquement en 1871 et confiée aux Oblats de Marie Immaculée. L'église cependant n'était pas encore terminée. Voici ce qu'en dit son curé :

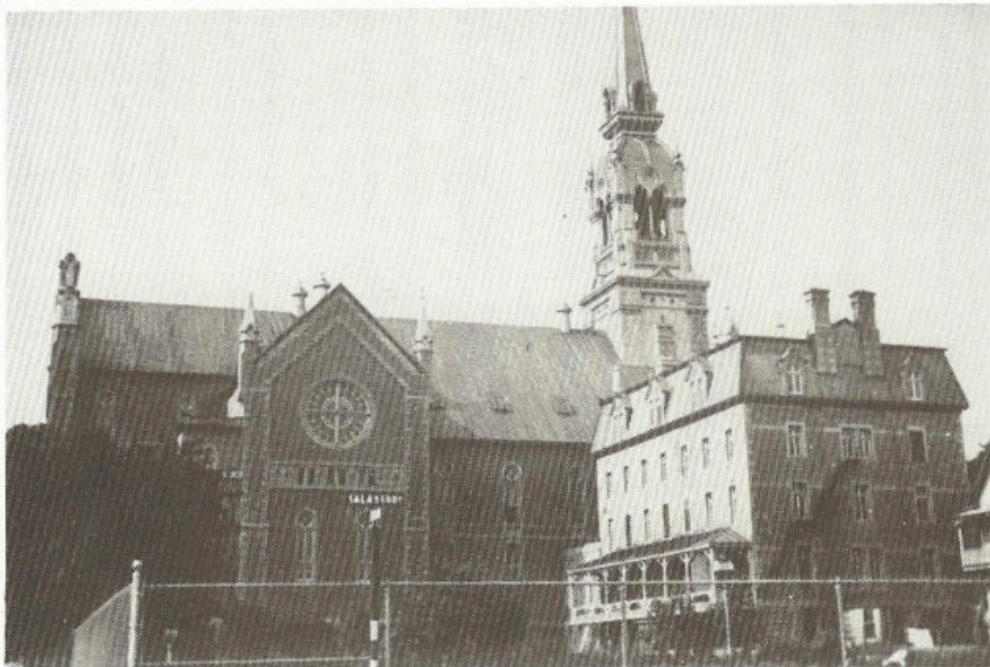
«L'église n'a que les quatre murs et manque de voûte, le chœur est aussi à faire. Pour la sacristie on latte les murs pour le plâtre; cette sacristie sera une des plus belles du Canada. Au dessus de la sacristie il y a une grande salle qui servira de réunion pour les Congrégations. ...Actuellement la situation est assez triste. Dans la semaine on fait les offices dans le soubassement qui est une véritable cave. On dit qu'il y a 8 000 âmes dans Hull. Le village est immense. Le flat (le flat Lebreton, à Ottawa) dépendra aussi de nous; ainsi que la partie canadienne de la haute ville.»
(Charpeney, lettre du 6 décembre 1871).

Pour continuer, on songe à obtenir le concours de M. Georges Bouillon,

prêtre du diocèse et architecte, pour terminer les plans de l'église. Ce dernier fera, en effet, les plans de l'intérieur de l'église en s'inspirant de ceux de l'église de Lowell, au Massachusetts, construite par le père André-Marie Garin, o.m.i. Le 15 février 1871, les exercices commencent dans la nouvelle sacristie. On continue les travaux en 1872. A l'église primitive, qui mesurait cent vingt pieds sur cinquante-trois, et à la sacristie de soixante-quinze pieds sur quarante, on ajoutait un sanctuaire de soixante-douze pieds sur cinquante. Il ne restera plus que l'ameublement et l'embellissement. Le 24 mai 1874, un événement important eut lieu; on assista à la première messe pontificale dans l'église Notre-Dame. Elle fut chantée par Mgr Alexandre Taché, o.m.i., archevêque de Saint Boniface. En 1888, on projetait de faire construire un jubé dans la chapelle des Congrégations. Malheureusement, la même année, église et presbytère furent anéantis par un incendie qui détruisit une partie de la ville.



Église Notre-Dame incendiée en 1888.
Archives Deschâtelets, Ottawa.



Église et presbytère Notre-Dame.
Archives Deschâtelets, Ottawa.

Premier presbytère

Loger les pères lors de la fondation de la paroisse en 1870 fut tout un problème. Ils résidèrent d'abord dans une maison appartenant au notaire Tetreau, rue Inkerman (par la suite rue Champlain), qui en 1892 est devenue la résidence de Stanislas Simon. Après bien des tergiversations, les Oblats de Hull prennent enfin possession de leur nouvelle maison. On était chez soi dans un édifice de cinquante-cinq pieds sur quarante-six. Le 4 mai 1876 Mgr Duhamel autorise l'installation du chemin de croix dans la chapelle intérieure de la maison de Hull qu'on appelle la chapelle Saint-Hyacinthe. On y demeura à peine seize années car un incendie vint tout ravager. Après l'incendie, une dame Bouliane offrit aux pères la moitié de sa maison. Ils y demeurèrent quelque temps pour déménager ensuite dans une petite maison de bois attenante à l'Oeuvre de jeunesse, au coin des rues Albion et Victoria.

Deuxième église

Malgré un état financier assez précaire, le père Cauvin, alors curé de la paroisse, entreprit néanmoins la reconstruction de l'église et du presbytère. Les plans des architectes Roy et Gauthier furent acceptés; le contrat de la maçon-

nerie fut donné aux entrepreneurs Prénovau, Turcot et Martineau et celui de la charpente fut adjugé à M. Bourque de Hull. Dès octobre 1888, on s'affaire au déblaiement du terrain; tandis que le 27 mars 1889, les fondations du presbytère et de l'église sont commencées. Le 15 septembre, Mgr Duhamel bénit la pierre angulaire de l'édifice et le père Augier, provincial, donne le sermon de circonstance. La construction va rondement tant et si bien que la communauté des Oblats prend possession du presbytère le 21 décembre de la même année. Les murs de l'église sont terminés à l'automne de 1890 et la toiture au début de décembre. Les travaux de l'intérieur sont confiés à MM. Paquet et Godbout de Saint-Hyacinthe. Le sous-bassement est ouvert au culte le 30 août 1891. Le dimanche 25 décembre 1892, l'église était à son tour ouverte au culte et bénite par Mgr l'Archevêque d'Ottawa. L'église de Hull passait alors pour la plus belle du diocèse et de beaucoup le plus magnifique monument de la ville. Le clocher s'élève à deux cent soixante pieds dans les airs; la longueur du temple est de cent quatre-vingt-dix pieds, la largeur en est de soixante-quinze dans la nef et de cent au transept. La voûte s'élève à soixante-neuf pieds de hauteur. Le sous-sol mesurait dix-sept

pieds de hauteur, contenait trois cent soixante-dix-huit bancs de trois places, de quoi accommoder près de mille deux cents personnes. L'église a cinq nefs et peut contenir deux mille personnes assises. Malgré ces dimensions importantes, l'église de Hull suffisait à peine à recevoir les paroissiens. A la toute fin du dix-neuvième siècle, la ville de Hull comptait 12 000 âmes en grande majorité de religion catholique et de langue française (2 269 familles dont 67 irlandaises). Voici comment M. Lucien Brault dans son ouvrage **Hull, 1800-1950**, p. 219, nous décrit cette église :

Le 25 septembre 1892 Mgr Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa, bénissait solennellement la nouvelle église Notre-Dame-de-Grâce. Hull possédait un temple qui faisait honneur aux paroissiens, aux desservants et à la ville. De style romano-byzantin, avec sa pierre à bosses, ses coins piqués au marteau, ses longues fenêtres à plein cintre, ses rosaces, sa tour monumentale et son clocher à jour s'élançant à 260 pieds, l'église est un monument imposant. Sa crypte est tout entière au dessus du rocher sur lequel l'église repose. A l'intérieur on y trouve le maître-autel avec ses marbres et ses dix colonnes de prophète, ses bas-reliefs et son tabernacle en onyx du Mexique, dont la porte est de bronze émaillé, au dessus de l'autel une statue de Notre-Dame-de-Grâce, de quinze pieds de hauteur, une double sacristie, avec ses chasubiers et ses vestiaires, cinq nefs régulières, de longues rangées de bancs, des fenêtres de vingt-cinq pieds, une voûte haute de soixante neuf pieds : le tout porte au recueillement.»



Église Notre-Dame.
Archives Deschâtelets, Ottawa.

Ce magnifique temple avait coûté 200 000 \$. On n'avait au départ que 37 491,84 \$. Malheureusement le 12 septembre 1971, il subissait le même sort que le premier; il disparaissait dans un violent incendie.

Voici ce qu'on lit sur une plaque mise au profit des touristes sur le site de l'ancienne église :

«Trois clochers se sont succédés sur cet emplacement. La première église catholique de Hull, une simple chapelle de mission appelée chapelle des chantiers et dédiée à Notre-Dame des voyageurs, fut construite en 1846, à l'angle sud-est de ce quadrilatère et devient plus tard l'école Saint-Etienne. L'accroissement rapide de la population catholique suscita la construction d'une grande église et d'un presbytère que le père Delisle Reboul fit ériger entre 1868 et 1872 à l'ouest de l'ancienne chapelle. Cette grande église, dont le clocher ne fut jamais complété, avait des dimensions semblables à celle qui fut érigée sur les mêmes fondations après l'incendie du 5 juin 1888. Elle occupait le même espace mais faisait face à la rivière et à ce qui est devenu aujourd'hui la rue Laurier.»

Après ce désastre une période d'hésitation suivit. Comment remplacer l'église? La restauration des ruines fut considérée comme un projet trop coûteux et l'idée fut abandonnée. Un plan pour insérer une chapelle dans un complexe commercial ou domiciliaire n'eut pas de suite. Entre temps les messes sont dites d'abord à l'École normale et au presbytère. On étudie la situation. Étant donné le manque de prêtres, le déplacement d'une large part de la population, la forte baisse de la pratique religieuse, le coût de plus en plus élevé de l'entretien des édifices, on décide, en 1972, de regrouper les quatre paroisses de l'Île de Hull — Notre-Dame-de-Grâce, St-Rédempteur, Ste-Bernadette et Sacré-Coeur — dans ce qu'on a appelé **Zone de l'Île de Hull**. Enfin la **paroisse Notre-Dame de l'Île**, comprenant les quatre paroisses mentionnées, a été érigée par décret de Mgr Adolphe Proulx, évêque de Gatineau-Hull, le 7 juin 1982. Les dites paroisses deviennent des **communautés chrétiennes** avec chacune leur lieu de culte mais sous la direction d'un seul curé. Pour la communauté Notre-Dame, le lieu de culte se trouve au 103, rue Fron-

tenac. Il s'agit d'une salle très modeste qui peut accommoder au plus une cinquantaine de personnes. Le dimanche on ne célèbre qu'une seule messe. La communauté des Oblats qui dessert cet ensemble demeure au presbytère du Sacré-Coeur, au 115, boulevard du Sacré-Coeur.

Deuxième Presbytère

Le père Alexandre Faure dans un rapport adressé au supérieur général en 1904 et paru dans les **Missions de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée** en mars 1904, nous décrit ainsi le presbytère :

«Il est parfait. Le Père Cauvin l'a voulu grand, spacieux, aéré, commode, bien chauffé, bien situé. Avec l'église, les dépendances où logent un gardien et sa famille, avec son jardinet et un boulingrin que garde une statue de Marie Immaculée, il occupe entre quatre rues un espace de 12 lots. La façade est masquée par un carré de maisonnettes, mais à l'opposé, du côté du

soleil levant, une galerie extérieure, qui nous dérobo aux regards trop curieux, nous offre un beau coup d'oeil : c'est l'Ottawa où se croisent l'antique canot d'écorce, relique du scolasticat, et le yacht dernier modèle; le pont «Alexandra» où se pressent tramways, piétons, voitures, trains à vapeur; les flèches jaunies de la cathédrale, le grand couvent des Soeurs Grises, la colline du Parlement, etc. La cuisine et le service de la maison sont confiés à trois bonnes filles qui font reluire partout une propreté parfaite, tandis que nos frères convers s'occupent de la sacristie, de l'église, du jardinage et gardent la porte. Au troisième, une bibliothèque bien montée offre à nos pères toute facilité pour l'étude, la préparation des instructions et des conférences théologiques.»

En cette année 1904, le presbytère hébergeait 27 religieux oblats. Contrairement à l'église, l'édifice a été épargné lors de l'incendie de 1971. Il existe encore et est devenu la propriété de l'Hôtel Ramada.



Presbytère Notre-Dame en 1975.
Archives Deschâtelets, Ottawa.

Oeuvre de jeunesse

La jeunesse a toujours été une préoccupation de choix pour les responsables de la paroisse. En 1884, le père Maxime Harnois, fondateur de l'Oeuvre de jeunesse, avait été autorisé à bâtir, rue Albion (plus tard Dollard), un vaste édifice à deux étages — pour les besoins de l'Oeuvre — qui fut active durant deux ans. Au lendemain d'un incendie qui survint en 1887, seul le nom de l'Oeuvre resta attaché à l'édifice. Les deux salles de la maison furent converties en chapelles dans lesquelles, chaque dimanche, on disait dix-huit messes, afin d'accommoder la population. Cette situation dura trois longues années, jusqu'à ce que le soubassement de la nouvelle église soit livré au culte. Ce bâtiment avait deux étages. L'étage supérieur servait de salle de théâtre, l'autre était à la fois gymnase, salle de billards et de jeux de toutes sortes. Vendue avec le terrain à la commission scolaire pour la somme de 6 000 \$, en 1899, cette maison fut la proie des flammes en 1900.



Roméo St-Pierre à l'orgue Notre-Dame de Grâce.
ANQO, Fond «Ville de Hull».

Salle Notre-Dame

Les Oblats décidèrent de construire, rue Notre-Dame, une salle de spectacle moderne pour remplacer celle que la conflagration de 1900 avait réduite en cendre. La salle fut prête en 1903. Elle coûta environ 5 966 \$. Elle comptait 824 sièges et quatre loges. Les plans ont été confiés à l'architecte Charles Brodeur. Pendant quarante-deux ans (1903-1945) la **Salle Notre-Dame de Hull**, sera le foyer de l'art dramatique de la ville. Après cette date elle sera rénovée et disparaîtra complètement comme salle avec sa scène et son balcon, elle va devenir une maison pour les Oeuvres. Elle aura un sous-sol, un rez-de-chaussée et un étage. Une nouvelle salle paroissiale, plus vaste et plus moderne sera construite de l'autre côté de la rue Notre-Dame.

Une plaque, installée en face du site occupé par la salle paroissiale, nous renseigne sur son histoire :

«Communément appelée la Salle Notre-Dame, le centre paroissial se trouvait en face de l'ancien presbytère, sur la rue Notre-Dame. Érigé au lendemain du grand feu de 1900 le Centre paroissial allait devenir le centre de la paroisse

Notre-Dame. En effet, c'est là que se rencontraient les nombreuses confréries et associations de l'endroit. C'est d'ailleurs sur la scène de la Grande salle que les «mordus» de théâtre amateur, tels les Provost, les St-Jean et les Larocque, firent leurs débuts. Le centre paroissial fut démoli le 23 février 1973.»

Un autre édifice, appelé, **La Bourse du Travail**, fut mis à la disposition de certaines oeuvres comme **Le Droit**, **l'Union Saint-Joseph du Canada**, et autres.

Pour compléter l'étude des édifices de la paroisse Notre-Dame de Hull, il faudrait enchaîner avec les écoles et les autres maisons d'enseignement. Il est malheureusement impossible de les inclure dans le cadre de cet article. L'étude du demembrement de cette immense paroisse ne manquerait pas d'intérêt. Nous osons espérer que d'autres auteurs s'en chargeront.



Chorale de Notre-Dame de Grâce en 1947.
ANQO, Fond «Ville de Hull».



Le chœur «illuminé» de l'ancienne église Notre-Dame.

Des pionnières de l'éducation dans Hull

*Soeur Germaine Julien
directrice des études à
l'école secondaire Saint-
Joseph de Hull.*

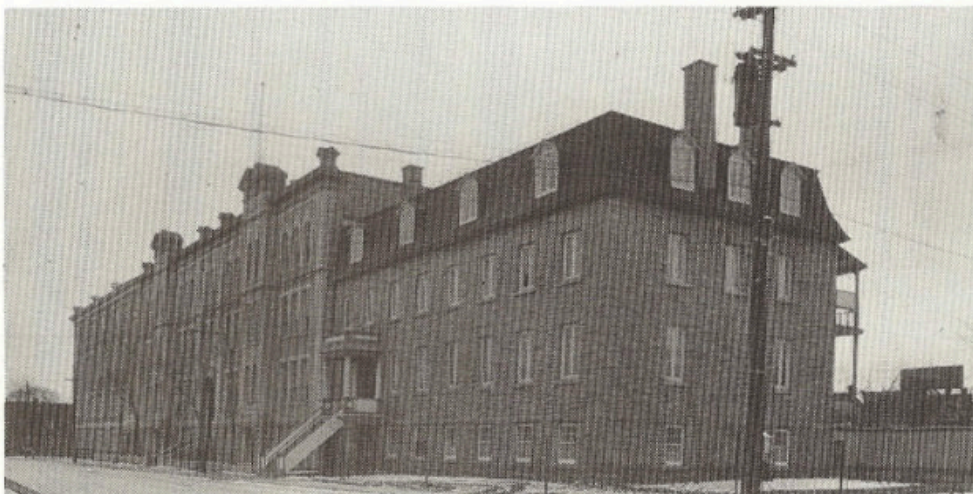
Les Soeurs de la Charité d'Ottawa dites Soeurs Grises de la Croix

En 1867, au moment où les Pères de la Confédération confiaient au gouvernement provincial le droit de légiférer sur les questions de l'éducation, Hull était un modeste village, une simple desserte avec une petite chapelle et sans prêtre résident.

Pourtant, dès 1864, le Père Reboul, que l'on nomme à juste titre «père et fondateur de la ville de Hull», avait doté sa petite «paroisse Notre-Dame» de deux écoles, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles, et d'un cimetière de quatre arpents sur les bords pittoresques de l'Outaouais.¹ Dans l'esprit de cet apôtre inventif et audacieux, le «village d'en bas» était appelé à devenir une cité prospère, où l'on pourrait naître, grandir, s'établir et y reposer à jamais.

Deux écoles — ou plutôt deux classes — nécessitent des enseignants : les premiers maîtres d'école furent des Pères Oblats; ils regroupaient des enfants au premier étage de la Chapelle des Chantiers, et leur enseignaient le catéchisme ainsi que les connaissances jugées alors indispensables.²

Le 16 juin 1866, un événement fort attendu donna à l'histoire de l'éducation dans Hull un tournant nouveau et décisif : la formation d'une commission scolaire distincte pour les catholiques, et portant le nom de «Notre-Dame de Hull».³ Les vœux du Père Reboul étaient exaucés, sa tâche en devint grandement facilitée. Sans perdre de temps, les nouveaux administrateurs scolaires se mirent à l'oeuvre. Le 7 novembre, ils réussirent à échanger un terrain qui leur avait été donné par Ruggles Wright, en 1825, pour fins d'éducation, contre deux



L'école Saint-Joseph de Hull.

À gauche : aile construite en 1931.

Au centre ; l'école normale Saint-Joseph, construite en 1909, à droite : le couvent Notre-Dame de Grâce, bâti en 1890.

beaux lots plus rapprochés, à l'angle des rues Wright et Church (aujourd'hui Saint-Jacques).

Ils achetèrent la maison de M. Joseph Filiatreault qui s'y trouvait déjà et, à ses frais, le plus souvent aussi de ses mains, le Père Reboul la transforma en une école à laquelle on donna le nom de «Saint-Antoine».

1867 : un simple passage

À la suggestion du Père Reboul, les Commissaires résolurent d'engager deux Soeurs Grises, moyennant un salaire annuel de 120 \$ chacune, pour prendre charge des deux classes ; l'une française, l'autre anglaise.

Le 7 janvier 1867, deux novices arrivaient à Hull et y recevaient leurs premières élèves. Ces enseignantes ne s'en tirèrent pas trop mal si l'on en juge par le rapport élogieux que fit l'inspecteur à l'issue de sa visite :

Les révérendes Soeurs D'Amour et Stafford du couvent d'Ottawa sont chargées de la

direction des deux écoles catholiques de ce village. Bien que l'école française soit trop nombreuse pour une seule institutrice, les élèves ont obtenu des succès qui font honneur au zèle et à l'habileté de leur maîtresse. L'école anglaise mérite également une mention honorable.⁴

1. Rapport sur les activités de la maison de l'évêché pour le second semestre de 1864, par le Père Grenier dans Gaston Carrière, o.m.i., **Histoire documentaire de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée dans l'Est du Canada**, tome VII, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1968, p. 287. Il cite «Missions des Oblats de Marie-Immaculée», 4 (1865), p. 200.
2. Joseph Bonhomme, **Historique de Notre-Dame de Hull**, p. 64.
3. Lucien Brault, **Un siècle d'administration scolaire 1866-1966**, La Commission des Écoles catholiques de Hull, 1966, p. 45.
4. LE DROIT, Ottawa, 11 novembre 1918. Lucien Brault, op. cit. p. 47-48 et aussi Lucien Brault, **Hull 1800-1950**, Les Éditions de l'Université d'Ottawa, 1950, p. 187.

Ce furent les premiers pas des Soeurs Grises dans le champ de l'enseignement en pays hullois. Cependant, cette présence d'un semestre ne fut qu'un simple passage qui n'eut pas de lendemain immédiat : en septembre 1868, elles furent remplacées par un laïque dont le salaire représentait 40 \$ en moins pour une commission scolaire dont les revenus étaient très comptés.

La décision fut-elle la meilleure? Leur maigre salaire suffit-il à expliquer l'instabilité des instituteurs laïques qui se succédèrent à cette école en deux ans? Quoi qu'il en soit, les commissaires firent pression auprès des autorités religieuses, à la fin de juillet 1869, pour obtenir de nouveau les services des Soeurs Grises. Leurs démarches portèrent fruits et les Soeurs Grises vinrent à Hull, prendre la direction de l'enseignement aux filles.⁵

1869 : Un premier enracinement — la petite école rouge

La petite Chapelle des Chantiers, même agrandie d'un transept et d'une sacristie, devint insuffisante aux besoins du culte. Convaincu que la population catholique de Hull allait croître rapidement, le Père Reboul entreprit la construction d'une vaste église en pierre, à l'emplacement même de la chapelle primitive qu'il fit transporter à l'ex-

trémité du terrain. Quant à cette petite chapelle, il lui avait trouvé une assignation importante : devenir une école paroissiale pour filles. Ce fut la naissance de l'école Saint-Étienne. Il obtint aussi des Soeurs pour son école.

Une lettre du Père Hyacinthe Charpeney, premier curé de la paroisse Notre-Dame, permet de mieux nous situer cette époque de notre histoire :

Notre église est située presque vis-à-vis la cathédrale d'Ottawa. Elle est séparée de la rivière par un terrain large de quatre à cinq arpents occupé par un clos de bois, moulin appartenant à Monsieur Wright. Mais vous comprendrez mieux quand je vous dirai que l'église est bâtie à la place de l'ancienne chapelle qui a été transportée à l'autre bout du terrain, chapelle qui a été convertie en école tenue par les Soeurs Grises. Le village de Hull se trouve alors derrière l'église sur ces petites hauteurs qui naguère étaient couvertes de sapins et qui sont couvertes maintenant de maisons.⁶

Ainsi fut constitué un bloc qui méritait déjà à la desserte de devenir paroisse, un bloc que décrivait le même Père Charpeney avec illustration à l'appui, en réponse au questionnaire administratif de 1876 :

Sur le bloc de l'église se trouvent bâties l'église, la sacristie, les hangars et la maison d'école de filles ou vieille église formant le carré suivant :

- | | |
|------------------------------|--------------------------------|
| 1. Église : | 166 pieds x 162 - 40 000 00 \$ |
| 2. Sacristie : | 75 pieds x 40 - 10 000 00 \$ |
| 3. Maison : (4 étages) | 60 pieds x 46 - 4 000 00 \$ |
| 4. Maison d'école et sheds : | - 4 000 00 \$ ⁷ |

À partir de septembre 1869, des religieuses traversent la rivière matin et soir, en chaloupe ou sur la glace, selon les saisons, pour enseigner à la petite école où elles ont inscrit, en septembre, environ trois cents élèves.⁸

Dans l'esprit de Mère Bruyère, les Soeurs Grises sont à Hull pour y rester. C'est d'ailleurs 1869 qui fut toujours retenu comme date officielle de l'arrivée des Soeurs Grises à Hull.

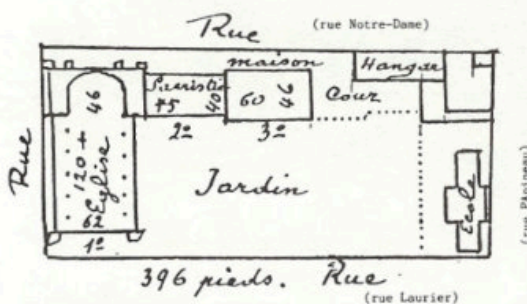
Toutefois, les Soeurs n'ont pas encore de résidence. Pendant l'été 1870, le Père Reboul s'active à l'aménagement de la petite chapelle pour qu'elle soit le plus hospitalière possible, et le couvent sera prêt pour septembre comme le laisse entrevoir le Père Tabaret dans sa lettre à Monseigneur Guigues, alors en voyage en Europe : on a trouvé moyen d'arranger la chapelle «pour ménager un bon logement pour les Soeurs et de belles salles pour les classes : les travaux sont à peu près terminés».⁹

Les rénovations sont bien pensées; les Soeurs en sont à la fois fières et satisfaites. Mère Bruyère est heureuse d'en faire part à ses Soeurs :

La vieille église en bois a été changée de place, elle est en ligne droite avec la nouvelle église en pierres. Elle a été agrandie. Elle est divisée en deux étages dans la nef, et en trois étages dans le chœur et la croix, ce qui fait trois grandes classes pour les écoles paroissiales, une grande et même deux pour l'académie que nous commencerons cet automne. Il y aura en outre, une cuisine faite avec la sacristie, un réfectoire qu'on a ajouté, et un parloir, une communauté, un balcon, une cloche pour appeler les élèves, un hangar, etc. Vous voyez que Hull se montre et sait bien faire les choses.¹⁰

Mère Bruyère n'avait pas attendu tant de satisfaction pour prendre une résolution qui enrainerait davantage la Congrégation dans le village de Hull : acheter un terrain, bâtir un couvent, une école. Voici un extrait du procès-verbal des délibérations du Conseil général du 30 avril 1870 :

...la Révérende Mère a proposé d'acheter un beau terrain de cinq arpents sur la rivière Ottawa, à Hull, en face du Couvent et proche de la nouvelle église bâtie par le Révérend Père Reboul, que ce terrain si convenable était offert à des conditions raisonnables. Que les Révérends Pères y feraient transporter la vieille église en bois pour servir aux classes en attendant que nous puissions y bâtir des écoles. En outre que nous avions l'espoir d'y avoir une école



1. Église, 2. Sacristie, 3. Maison, 4. École (couvent rouge), 5. Couvent Notre-Dame de Grâce (1875), 6. Rue St-Jean Baptiste, 7. Rue Notre-Dame, 8. Rue Papineau.

5. Lucien Brault, *Un siècle d'administration scolaire 1866-1966*, Hull, 1966, p. 47.
6. Hyacinthe Charpenay, o.m.i., Lettre au Père Aubert, 29 février 1872, Archives Deschatelets, Ottawa.
7. Hyacinthe Charpenay, o.m.i., Réponse au questionnaire administratif de 1876, Archives Deschatelets, Ottawa.
8. Mère Elisabeth Bruyère, Circulaire du 26 décembre 1869, Archives de la Maison mère, Soeurs de la Charité d'Ottawa.
9. Père Tabaret, Lettre à Mgr Guigues, le 15 juillet 1870, Archives provinciales o.m.i., dossier Université d'Ottawa, 1870-1871.
10. Mère Elisabeth Bruyère, Lettre à Soeur Phelan, le 22 juillet 1870.

industrielle payée par la Législation de Québec. Ces propositions ayant été mûrement réfléchies, le Conseil a été unanime pour que nous fassions l'achat du terrain, malgré que nous redoutions l'énorme dette qui va peser sur nous.¹¹

En juillet, c'était chose faite. Les Soeurs avaient un terrain, mais pas encore de résidence. Peu importe, elles étaient riches d'espoir, de courage et d'audace. Elles se savaient en service d'Église, et pouvaient compter sur la solidarité communautaire pour les épauler.

1870 : Le couvent rouge ; une école paroissiale, un pensionnat, une école privée

Le 22 juillet 1870, la Commission scolaire obtient des Soeurs Grises qu'elles prennent en charge l'École Saint-Étienne, regroupant des filles parlant les deux langues. Trois Soeurs sont engagées au salaire annuel de 100,00 \$ chacune.¹² D'autres Soeurs s'ajoutent à la petite communauté pour commencer l'école privée. Déjà les inscriptions sont nombreuses : deux cents élèves aux classes paroissiales, quarante à l'Académie.

Les fondations d'une oeuvre sont posées; Mère Bruyère s'empresse de l'annoncer à toute sa communauté :

Nous avons une nouvelle maison à Hull, six Soeurs y résident toute la journée, mais comme cinq d'entre elles sont postulantes ou novices, elle viennent coucher le soir au couvent (à la Maison mère, à Ottawa).¹³

Mais ces jeunes Soeurs ne sont pas sans guide, ni formation; de plus, elles n'ont pas peur de l'effort :

Hull n'a pour maîtresses de classes que des novices et des postulantes; mais cela n'empêche pas qu'il y ait beaucoup d'enfants et une Académie de plus de 40 élèves.¹⁴

À l'école paroissiale, deux institutrices laïques secondent les Soeurs. Et l'animatrice de cette équipe enthousiaste, c'est Soeur Moreau, la première Supérieure résidente à Hull. Elle communique aux désirs apostoliques de Mère Bruyère et, comme elle, rêve de voir grandir à Hull un pensionnat, une école privée parallèle à celle qui est en train de s'épanouir sur l'autre rive de l'Outaouais : le pensionnat de la rue Rideau. Et Soeur Moreau établit pour son Académie un programme ambitieux : en plus de l'enseignement régulier, les élèves y recevront des leçons de dessin, de broderie, de couture, d'art culinaire et de musique.

Dès septembre se concrétise également une autre facette du rêve du Père Reboul et de Mère Bruyère : l'établissement d'un pensionnat. Il n'est pas nécessaire d'avoir un château pour héberger tant de rêves : tous coexistent dans la même maison; le pensionnat et l'Académie se retrouvent à l'étage de la vieille chapelle que la tradition appela longtemps avec une note

d'attendrissement : «le couvent rouge». Pendant quelques années, ces deux écoles grandiront côte à côte, avec la même émulation et un égal succès; l'école paroissiale n'est pas négligée : dans son rapport de 1875, l'inspecteur Rouleau affirme que l'école Saint-Étienne, très fréquentée, est l'une des plus prospères de la région.¹⁵

Et les élèves s'y disaient heureuses. Il fallait entendre des témoins de cette époque évoquer l'enchantement de ces jours lointains où la moindre récréation devenait grande fête. Une élève de ces premières années, Emma Marleau, devenue Soeur Saint-Norbert, a laissé une brève ébauche de ses souvenirs d'écolière. C'est sur ses données que fut tracée l'esquisse de l'ancienne chapelle dont aucune photo ne semble être parvenue jusqu'à nous.

Dans **Un siècle d'administration scolaire**, M. Lucien Brault a transcrit un bon nombre de ces «mémoires» que Soeur Paul-Émile avait mis à sa disposition.¹⁶

Soeur Saint-Norbert évoque avec nostalgie le 25 novembre :

La Ste-Catherine. On en parlait longtemps d'avance et longtemps après. Quel beau jour! Avec 5 sous par élève, il y avait assez d'argent pour payer la mélasse. Soeur Sainte-Angélique, la cuisinière, faisait la tire pour les cinq classes. Les élèves étaient assises autour de leur classe respective et les maîtresses distribuaient la tire. Les plus grandes élèves nous distribuaient l'eau qu'elles avaient été chercher dans le bas-fond, au terrain des Soeurs. Nous dînions à l'école. Nos maîtresses ne négligeaient rien pour nous faire plaisir.¹⁷

Et le pique-nique en pleine campagne, dans un vaste champ situé à peu près où se trouve actuellement l'église du Sacré-Coeur. Pas besoin d'autobus pour y convoyer les élèves :

À l'heure du départ, la cloche nous réunissait au même endroit et nous revenions en rangs avec nos maîtresses, comme nous y étions venues, le matin.¹⁸

Mais la sortie par excellence, c'était l'expédition sur le Peerless, un beau et grand bateau que S. St-Norbert nous décrit avec tant d'émerveillement qu'on se croirait sur le Queen Elizabeth.

La naïveté de ces réactions peut prêter au sourire; elle n'en témoigne pas moins de la volonté des enseignantes de cette époque d'être non seulement des éveilleuses de culture, des éducatrices soucieuses de la formation chrétienne de leurs élèves, mais d'être aussi des personnes humaines capables de bénéficier des grandes et des petites joies que la vie leur offrait.

Mère Bruyère avait de grands projets que les événements vinrent souvent hâter ou bousculer. Elle avait rêvé de déménager l'école Saint-Étienne sur le terrain des Soeurs, mais déjà elle doit faire face à un

adversaire qui frappera souvent ses Soeurs de Hull : le feu, l'incendie. Le nouveau curé de Hull, le Père Charpeney, a consigné l'événement dans son rapport annuel :

Le premier décembre nous avons eu une alerte. Le feu a pris à la maison d'école des Soeurs pendant la classe. L'incendie n'a dévoré que le toit de la partie de l'édifice qui comprend l'ancienne Chapelle des hommes de chantiers. Sans le secours de la pompe du village qui a très bien fonctionné, tout l'édifice était réduit en cendres.¹⁹



Mère Elisabeth Bruyère.

Ce n'était qu'une alerte, mais les Soeurs avaient leur dortoir dans le grenier. Alors, trois jours plus tard, Mère Bruyère réunit de nouveau son Conseil.

Après la prière d'usage, la Révérende Mère a communiqué aux membres de son Conseil une pensée qui lui est survenue à l'occasion du feu qui a détruit une partie de la toiture du Couvent de Hull, le premier décembre du courant, savoir : S'il ne serait pas opportun de commencer à se procurer une partie des matériaux ou une certaine quantité de toises de pierres, qu'on paierait avec les revenus des Écoles. Qu'on en ferait autant l'année prochaine, c'est-à-dire qu'on ajoute-

11. Délibérations du Conseil Général, Procès verbal de la séance du 30 avril 1870, Archives de la Maison mère, S.C.O.
12. Philémon Bourassa, o.m.i. Documents historiques, Archives provinciales o.m.i.
13. Mère Elisabeth Bruyère, Circulaire du 26 septembre 1870.
14. Ibid., Circulaire du 21 décembre 1870.
15. Lucien Brault, **Un siècle d'administration scolaire 1866-1966**, Hull, 1966, p. 118.
16. Ibid. p. 54-55.
17. Archives de la Maison mère, S.C.O.
18. Ibid.
19. Rapport du Rév. Père Hyacinthe Charpeney, le 12 décembre 1873. Archives Deschatelets, Ottawa.

rait ce qui manquerait de pierres, de chaux, de bois sec. Les Soeurs ayant examiné les raisons pour et contre, il a été déterminé à l'unanimité que dès cet hiver la Directrice du Couvent de Hull s'occuperait à faire charger toute la pierre qu'elle pourrait payer sur le terrain destiné au futur Couvent.²⁰

1875 : Le Couvent Notre-Dame-de-Grâce

Et le Père Reboul se remet à l'oeuvre. Il surveille de près la construction du couvent de brique rouge, édifié à l'angle des rues Alma (aujourd'hui Notre-Dame) et Division (Saint-Jean-Baptiste), avec façade sur la rue Division. La bâtisse mesure 40 pieds sur 80. Elle a deux étages et des mansardes : le premier étage a 11½ pieds de haut et le 2e, 11 pieds.²¹ Des témoins l'ont vantée : «Elle avait grande allure, avec ses murs percés de larges fenêtres françaises, son perron en retrait, ses pelouses bien taillées et surtout son arrière-plan de vieux arbres.»²² Le Père Reboul eut la consolation d'y voir entrer les Soeurs, les pensionnaires et les élèves de l'Académie, en septembre 1876. Un avantage qu'il ne fallait pas méconnaître : «le nouveau couvent est bâti vis-à-vis le grand Couvent d'Ottawa, au point que les Soeurs peuvent se voir et presque se reconnaître.»²³

Mère Elisabeth Bruyère qui avait tant désiré l'avènement de ce jour, ne fut pas présente à l'inauguration : le coeur épuisé, elle mourut le 5 avril précédent, à l'âge de 56 ans. Elle partit, comblée de réalisations et d'amour : elle avait fondé une Communauté, qu'elle laissait riche d'oeuvres, d'institutions et d'ardeur apostolique. Quant au Père Reboul, il la suivit de près : il mourut à 50 ans, le 2 mars 1877, en pleine mission apostolique, épuisé lui aussi par toutes les fatigues qu'un zèle apostolique inégalable avait suscitées.

Ces deux bons serviteurs ne sont pas partis les mains vides : ils ont établi à Hull des institutions solides, dont la population bénéficie encore aujourd'hui. Puissent leurs noms survivre à jamais et de manière tangible dans une ville où, les deux, de façon différente, il va sans dire, ont été des fondateurs, des pionniers.

L'essor était donné; 13 pensionnaires et 96 externes viennent chercher au nouveau Couvent leur part de connaissance et de formation. A ce moment, l'école Saint-Étienne passe aux garçons et les filles vont à l'école Saint-Antoine que le Père Reboul avait enrichie d'une annexe terminée le 11 septembre 1876. En 1885, l'école Saint-Étienne est abandonnée : l'état de la maison ne permettait plus d'y loger convenablement des classes de façon régulière. Les filles étaient au départ mieux partagées, mais avec la construction du collège Notre-Dame, et l'arrivée des Frères les garçons n'eurent plus rien à leur envier. Un autre «dérangement» les attendait.

Le 21 avril 1880, la ville de Hull subit un premier grand feu : l'école Saint-Antoine brûle en même temps que tout un quartier de la ville. Les filles se retrouveront temporairement à l'école Saint-Étienne ou au couvent, et pour peu de temps, car le montant des assurances permit la reconstruction rapide de l'école.

Le Père Eugène Cauvin, curé de la paroisse, faisait alors partie de la Commission scolaire : il conçut le projet de reconstruction et en surveilla personnellement l'exécution. Ce fut une magnifique maison de pierre selon S.H. Lefebvre qui la décrit pour la communauté :

La maison est en pierre et a trois étages. Le corps de la bâtisse mesure 60 x 56 pieds et les ailes 20 x 60. La hauteur du premier étage est de 12 pieds 11 pouces. Le deuxième étage a 12 pieds et le troisième, 11 pieds. Dix maîtresses y donnent l'instruction à près de 800 enfants.²⁴

Devant tant de précision, peut-on douter du talent des femmes pour les mathématiques? Et les Soeurs sont fières d'entrer dans cette école qu'elles nomment fièrement «l'École Supérieure Saint-Antoine». On le sent rapidement à la simple lecture des chroniques communautaires du temps. Le 7 janvier 1881, les classes logées dans des locaux de fortune emménagés dans la belle école de huit classes avec en plus une salle de réunion. C'est le vrai paradis sur terre. Le 11 janvier suivant, Monseigneur Joseph Thomas Duhamel vient bénir la nouvelle école et célèbre une messe à laquelle assistent tous les élèves des Frères et des Soeurs au nombre d'environ «un mille».²⁵

1880-1888 : Deux écoles, une même communauté locale

Hull progresse toujours; logées dans un même couvent, les Soeurs enseignent soit à l'école paroissiale, soit à l'école privée. L'histoire de ces écoles se confond dans les chroniques et dans les souvenirs des anciennes tant l'entente était bonne entre les deux groupes.

Une initiative semble-t-elle prometteuse, les deux écoles l'acceptent d'emblée. C'est une époque où le partage et la mise en commun semblent tout naturels. Ainsi, en janvier 1882, on instaure une classe de couture pour les élèves de Saint-Antoine et de Notre-Dame-de-Grâce : le mercredi après-midi, on s'adonne à la couture et au tricot. Les deux écoles ont aussi leur classe anglaise qui paraît bien intégrée à ce milieu francophone.²⁶

Monseigneur Duhamel fait-il une visite au couvent, les écoles paroissiales sont représentées, on lui lit une adresse en français et l'autre en anglais.²⁷ Les mêmes examinateurs visitent les deux écoles en décembre et à la fin de l'année scolaire. Monsieur l'inspecteur Aug. Gay leur fait passer des examens,²⁸ et dans les deux

écoles les résultats semblent très consolants. Maîtresses et directrice sont satisfaites : «Les élèves répondirent bien. Ces examens eurent le succès que nous en attendions,» disent-elles modestement.²⁹ Ces examens sont d'ailleurs très solennels. Les Pères Oblats, visiteurs de droit des écoles de leur paroisse, les Commissaires, parfois des Frères et certains parents accompagnent l'inspecteur ou le Surintendant de l'Instruction publique. Les élèves subissent des examens oraux et écrits sur le catéchisme, la lecture, l'histoire, l'arithmétique et d'autres matières au gré des examinateurs. La durée de l'examen peut varier : ainsi, le 27 juin 1882, la séance dure toute la journée et se termine par la distribution des prix.

De cette époque également, les anciennes ont conservé de touchants souvenirs. Donald Simon, une élève de ce temps qui fut en communauté Soeur Marie-de-Lorette, nous en a laissé quelques-uns par écrit.

Les religieuses du Couvent offraient aux élèves externes qui apportaient leur dîner, une bonne assiettée de soupe moyennant un sou; il va sans dire que toutes en prenaient pour dix sous; celles qui le désiraient avaient un dîner complet. Ces élèves avaient accès au même réfectoire que les pensionnaires, mais sur une table à part. Une Soeur veillait sur tout ce petit monde affamé. Après le dîner, les élèves des deux catégories allaient s'amuser ensemble et prendre leurs ébats dehors, s'il faisait beau ou à la salle par mauvaise température. Le bocage se trouvait où est aujourd'hui l'entrée du Pont Interprovincial et s'étendait assez loin à droite et à gauche. Pas une maison ne figurait là sinon des tentes d'Algonquins à gauche du Pont et du Couvent, en allant vers la Gatineau.³⁰

Comme leurs consoeurs du Couvent rouge, les élèves de Notre-Dame-de-Grâce et celles de Saint-Antoine raffolaient des congés, si courts soient-ils. Ces jours-là, la classe finissait à trois heures; les élèves

20. Délibérations du Conseil Général, Procès-verbal de la séance du 4 décembre 1873. Archives de la Maison mère, S.C.O..

21. Hull, Note de Soeur H. Lefebvre, 1885.

22. Soeur Paul-Émile, Réminiscences pour la pré-histoire de l'École normale Saint-Joseph, Causerie prononcée le 23 novembre 1968, Archives de la Maison mère, S.C.O..

23. Père Hyacinthe Charpenay, Lettre au Père Aubert, 1876, Archives Deschatelets, Ottawa.

24. Hull, Note de Soeur H. Lefebvre, 1885.

25. Chroniques de notre Mission de Hull, 1879-1885, 11 janvier 1880.

26. Ibid., 2 septembre 1881.

27. Ibid., 29 juin 1882.

28. Ibid., 16 décembre 1879.

29. Ibid., 4, 5, 6 juillet 1881.

30. Archives de la Maison mère, Soeurs de la Charité d'Ottawa, Soeur Marie-de-Lorette, Notes sur le Couvent de Hull dans les années de 1883 à 1888.

apportaient leur goûter et toutes se rendaient au bocage.

*Essayer d'exprimer la jouissance que causait à toutes les élèves cet événement est impossible. Toute cette jeunesse raffolait de ce congé en plein air. Pensionnaires et élèves du dehors étaient très unies.*³¹

Mais qu'avait ce bocage pour être si attrayant? De beaux arbres : peupliers, érables, pins, sapins et une vue attrayante sur la rivière sillonnée de voiles, de chaloupes. Et le traversier d'alors, le Laverdure!

Oh! les parties de bocage! Beaucoup de nos Soeurs, âgées maintenant, en parlent encore avec bonheur et enthousiasme tout comme s'ils eussent eu lieu récemment.

Et la narratrice ajoute :

*Pour quelques-unes, 1883 c'est un souvenir de soixante ans.*³²

Un dernier souvenir, d'un tout autre genre. Une religieuse mourut pendant l'année.

*Alors quand elle fut exposée, les Soeurs de l'Académie amenèrent à Ottawa par le bateau traversier les élèves de cette défunte afin de prier auprès de sa dépouille. Ce fut un événement, car voir une Soeur morte, exposée, presque assise sur des planches soutenues par des tréteaux, c'était chose extraordinaire, sans précédent pour les gens du monde. Aussi les élèves ont-elles longtemps parlé de cette excursion funèbre à la Maison-mère.*³³

1888 : Une nouvelle orientation?

Pour la deuxième fois, Hull est victime d'une conflagration. Cette fois, le Couvent Notre-Dame-de-Grâce n'est pas épargné : il n'avait duré que 13 ans. De la jolie bâtisse de brique rouge où coexistaient un couvent de religieuses, un pensionnat et une académie, il ne restait plus que des ruines. Des pompiers d'Ottawa étaient bien venus apporter du renfort pour empêcher l'incendie de s'étendre, mais le vent violent transporta des étincelles jusque dans les pins derrière le couvent, et ce fut un nouveau brasier. Les treize Soeurs doivent se disperser; celles qui enseignent à Saint-Antoine logent dans leur école, les autres s'en vont à la Maison mère, et les pensionnaires éloignées de leurs familles sont reçues au pensionnat Notre-Dame-du-Sacré-Coeur, rue Rideau, à Ottawa. Les externes sont admises à l'école Saint-Antoine.

Après l'incendie, Monseigneur Duhamel rencontre Mère Demers, Supérieure générale, au sujet des classes de Hull relevant de nos Soeurs enseignantes. Il est décidé que l'école Saint-Antoine continuera comme avant et la Communauté louera une maison sur la rue du Lac (Laval) pour les dix Soeurs résidentes. Cependant, l'administration générale de la Communauté décide de discontinuer l'oeuvre du pensionnat et de l'Académie, dans l'intention de ne garder que les écoles paroissiales. Tout en appuyant cette décision, Monseigneur Duhamel

conseille toutefois d'attendre que les intéressés en fassent la demande.³⁴

1890 : Un nouveau couvent, rue Notre-Dame.

Cette fois, la Congrégation fit construire un couvent de pierre avec façade sur la rue Alma (Notre-Dame). C'est le deuxième couvent Notre-Dame-de-Grâce, mais celui-ci est exclusivement réservé aux religieuses, du moins, est-ce l'intention première du Conseil. La maison fut bénite le 25 avril 1890. Treize Soeurs y habitent, la plupart enseignent à l'école Saint-Antoine. La maison est vaste. On y a même des salles de classes que l'on propose en location à la Commission scolaire pour des classes paroissiales sous leur juridiction. Voici les conditions telles qu'on les retrouve dans les chroniques du Couvent : 300 00 \$ de location annuellement, par classe, ce qui inclut le logement, le chauffage, l'ameublement, l'entretien et le salaire de la maîtresse. L'offre est acceptée : en 1890, le couvent loue deux classes; en 1895, trois et en 1896, les quatre classes sont occupées.

Dès 1894, la maison nécessite des annexes, et la communauté fait l'acquisition d'un nouveau terrain pour y loger nos dépendances : «ce qui occasionne de grandes dépenses» est-il noté.³⁵

Une même menace semble toujours nous poursuivre : le 5 janvier 1895, nouvelle alerte : le feu est aux dépendances. Une grande partie de la remise est brûlée. Et, de nouveau, sans perdre courage, il faut réparer ce qui fut endommagé.

1887-1900 : Deux grandes dames : l'Académie Saint-Antoine et l'Académie Sainte-Marie

Avec la disparition de l'Académie Notre-Dame-de-Grâce, l'école Saint-Antoine vit croître considérablement sa clientèle. Elle offre le cours complet sanctionné par le Bureau Central : en 1893, 10 élèves se sont présentées pour le diplôme d'École Modèle. En 1895, cette école comptait 13 classes et 597 élèves. Enfin, couronnement de plusieurs années de service aux jeunes de la région, Saint-Antoine se voit conférer le titre d'Académie par décret du Département de l'Instruction publique du Québec.

Grâce à l'initiative du Père Lauzon, curé de la paroisse Notre-Dame, Hull fut dotée d'une nouvelle école pour filles qui, par la suite, joua un rôle de premier plan dans l'éducation des filles de notre région. Commencée en 1895, elle fut bénite solennellement le 13 septembre par Mgr J.-O. Routhier, V.G. et prit le nom de Sainte-Marie.

Les quatre classes louées du Couvent sont alors transférées dans cette école qui absorbe également les classes plus avancées de l'école Saint-Antoine. Huit reli-

31. Ibid.

32. Ibid.

33. Ibid.

34. Mgr Duhamel, Lettre à Mère Demers, 12 juin 1888.

35. Chroniques de Notre maison de Notre-Dame de Grâce, Hull, 1890-1900, 11 juin 1894.



Mai 1897 : groupe d'élèves de l'Académie Saint-Antoine. La flèche indique Madame Dona Lafèche-Sanche.



Classe des «finissantes» de l'Académie Saint-Antoine : août 1899.
Assise, la 2e à droite, Madame Dona Laflèche-Sanche.

gieuses y reçoivent un peu plus de 300 élèves. La population croît rapidement. Le 12 septembre 1898, les deux Académies enregistrent au total 730 élèves; le 24 octobre, le nombre s'élève à 805, soit 448 élèves à Saint-Antoine et 357 à Sainte-Marie, si bien que le 12 décembre, une classe nouvelle s'ajoute à Sainte-Marie pour les 44 élèves de surplus. Nombre qui ne parut pas trop élevé pour une seule classe si l'on en juge d'après la remarque de la préposée aux chroniques : «les quelques places vides ne tarderont pas à être remplies».³⁶

A ce moment, les deux écoles sont complémentaires et offrent le cours régulier, à partir du cours préparatoire, avec les étapes suivantes : 4e année : fin du cours élémentaire; 6e année : fin du cours modèle; 8e année : fin du cours supérieur. C'est cependant à l'Académie Sainte-Marie que sont regroupées les élèves du cours Supérieur : 7e et 8e années. Les dénominations peuvent nous surprendre si nous comparons les degrés du temps avec ceux d'aujourd'hui. On ne peut mettre en parallèle la 6e année de 1887 et celle de 1988. Au siècle dernier, les classes comportaient aussi des lettres : A, B, C, D, et, sans être un cancre, une élève pouvait normalement passer, par exemple, de la 3e année D à la 3e année A, sans être dans la situation d'une doubleuse.

Au début du XXe siècle, après 30 ans de présence dans Hull, inspecteurs, animateurs, commissaires et parents semblent très satisfaits du travail des Soeurs Grises dans les écoles. Le 22 avril 1900, devant les excellents résultats obtenus par les élèves des écoles dirigées par les Soeurs, l'assemblée des Commissaires vote une résolution qui charge la Supérieure du Couvent, Soeur Ste-Émérentienne, de la surveillance «de

toutes les classes tenues par les séculières». Le Bureau lui accorde aussi une Soeur pour la secourir dans la correction des concours et pour servir au besoin de suppléante en cas d'absence d'une religieuse.

Les rouages sont bien engrenés; tous les espoirs sont permis, et pourtant...

1900 : La pire des conflagrations

Le 26 avril 1900. C'était jour de congé. Les Soeurs aperçurent une fumée épaisse du côté de l'Académie Saint-Antoine. Quelques-unes s'y rendirent en toute hâte, mais il était trop tard. Seul un piano et quelques livres furent sauvés.³⁷

La ville est en feu. Plusieurs témoins ont fait la narration de la pire conflagration que la ville de Hull ait connue. Ce fut vraiment un abîme de désolation.

Il ne restait plus que l'Académie Sainte-Marie pour recevoir toutes les élèves de la ville.

1897-1969 : Rayonnement de l'Académie Sainte-Marie

Née à la fin du siècle dernier, survivante du grand feu de 1900, l'Académie Sainte-Marie était bien décidée à vivre et à grandir. Ses débuts sont prometteurs, comme le rappelle Soeur Paul-Émile :

*L'Académie ne tarda pas à s'imposer comme un véritable centre culturel pour la gente féminine de la ville. Si les arts d'agrément y fleurissaient comme il convenait à une académie — le mot sonnait haut en ce temps-là — les diplômés de l'Instruction publique que décrochaient chaque année la majorité des finissantes les faisaient rechercher comme enseignantes dans les écoles qui s'ouvraient un peu partout au profit d'une population industrielle de croissance rapide.*³⁸

Elle a déjà des finissantes :

En 1901, brevet académique : 1 élève

En 1901, brevet modèle : 12 élèves

En 1909, avec l'ouverture de l'École Normale, elle se sent menacée dans ses classes les plus avancées : désireuses de faire donner à celles qui s'orientent dans l'enseignement la meilleure formation pédagogique et littéraire possible, les maîtresses dirigent leurs meilleures élèves du côté de l'École Normale. Pour les favoriser, une entente est conclue le 5 septembre 1912 :

Les élèves de l'Académie Sainte-Marie seront admises gratuitement au cours modèle et académique de l'École Normale en considération de la somme de 350 00 \$ payée par la Commission à titres de salaires pour une Soeur maîtresse de la classe modèle et une de la classe académique. Treize élèves pouvaient ainsi devenir normaliennes, mais il y a une restriction :

*«Toute unité normalienne au-dessus de treize (13) sera taxée à la Commission scolaire au prix de huit (piastres) par année.»*³⁹

Il ne s'agissait pas ici, comme on l'avait cru d'abord, de recevoir gratuitement des élèves de Sainte-Marie à l'école annexe d'Youville, même si de fait, certaines le furent :

*«Cependant, dans l'intérêt des dites élèves de l'École Normale, nous avons admis les élèves de l'Académie ayant la capacité et l'âge requis à l'obtention du diplôme élémentaire à la fin de l'année de leur entrée à l'École Normale.»*⁴⁰

Quant à celles qui n'avaient pas de goût pour l'enseignement elles préféreraient rester à l'Académie, où l'on pouvait suivre un très bon cours commercial. Une autre orientation favorisait les élèves : l'enseignement ménager avec un programme et des cours bien équilibrés.

Ce transfert de leurs meilleures élèves ne fut pas prisé de tous et de toutes : c'était une amputation que l'on ressentit vivement et dont on fit tacitement le reproche aux autorités de l'École Normale, en quête de recrutement.

Bien située à l'ombre du clocher paroissial, l'Académie Sainte-Marie a toujours pu compter sur la présence et l'appui des Pères Oblats, ses fondateurs et ses protecteurs. Ils ont travaillé avec un zèle infatigable auprès des enfants de cette école, qui connut des années florissantes et fut pendant longtemps la «reine» des écoles paroissiales de la cité de Hull.

36. Ibid., 12 décembre 1898.

37. Suite des Chroniques du Couvent Notre-Dame de Grâce, 1900-1928, 26 avril 1900.

38. Soeur Paul-Émile, *Réminiscences* pour la pré-histoire de l'École normale Saint-Joseph, p. 4.

39. Archives générales, 5 septembre 1902, Hull, École normale, Commission scolaire, folio 1912.

40. Ibid.

Et les Soeurs le leur rendaient bien. On pouvait toujours compter sur leur participation lors des fêtes religieuses ou civiles, et dans le déroulement quotidien de la vie paroissiale. C'est ainsi qu'on vit revenir, comme enseignantes, des anciennes du couvent Rouge et de Saint-Antoine et de Saint-Etienne. Entre autres, S. St-Norbert, qui de 1890 à 1896 «se dévoua exclusivement à la préparation des premières communiantes à Sainte-Marie». De 1910 à 1916, elle devient titulaire d'une deuxième année, au temps «où les démonstrations patriotiques et religieuses, à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, de la fête du Sacré-Coeur, de la clôture des grandes retraites paroissiales. S. St-Norbert est l'âme de tous ces déploiements offerts par les écolières d'alors.»⁴¹

En 1916, la ville célébra le centenaire de la fondation des Oblats. «Hull vit se dérouler, par les rues de la ville, un rosaire vivant constitué par plus de deux cents fillettes, vêtues en blanc, de pourpre ou d'or, portant un bouquet de roses de mêmes tons, symboles des mystères de la joie, de la souffrance et de la gloire. En tête, un groupe dessinait la croix. Quinze groupes différents représentaient les Gloria Patri. Le double défilé de chacun des chapelets se réunissait au point voulu.»⁴²

Semblables déploiements se renouvelèrent souvent. En plus d'une imagination féconde, il fallait aux Soeurs un coeur généreux, capable de s'imposer un énorme surcroît de travail et un savoir-faire peu commun. La confection des costumes, des fleurs, des divers symboles, l'exécution du chant, de la parade, requéraient de l'habileté, de la voix et une grande variété de talents. Les jeunes Soeurs étaient heureuses de seconder leurs aînées et leur présence transformait ces corvées en véritables fêtes fraternelles.

En 1924, la bâtisse de douze (12) classes était insuffisante. On construisit une annexe qui lui permit d'en avoir vingt-quatre (24). De la rive ontarienne de l'Outaouais, on pouvait admirer ce bel édifice de pierre grise surmonté au centre d'un clocher élégant, qui est actuellement la propriété de l'Université du Québec.

Les religieuses oeuvrant à Sainte-Marie ont toujours cherché à ce que leur école ait le plus haut «standing» possible. Et leurs efforts ne furent pas vains : leur école pouvait se mesurer favorablement avec les autres du même niveau dans la province et, à bien des points de vue, ne le cédait en rien à sa concurrente, en qui elle vit parfois une rivale, l'École Normale Saint-Joseph.

Soucieux de donner à leurs écoles une orientation de qualité et un essor constant, les Curés de Notre-Dame sont souvent intervenus pour l'organisation et le bon déroulement de la vie scolaire, notamment

pour le choix des directrices et le maintien de certaines enseignantes qu'ils jugeaient «indispensables à l'évolution de l'oeuvre». Ainsi, le Père Bourassa écrivait des lettres élogieuses pour transmettre une demande impérative :

«Puis-je au moins insister pour ne pas perdre celles de nos Maîtresses que j'estime indispensables au progrès de nos classes? Elles se nomment : Soeur Maire-Cléophas, Soeur Sainte-Auremma, Soeur Charles-Etienne et Soeur Saint-Gustave.»⁴³

Les trois premières enseignaient à l'Académie.

Les gens veulent des Soeurs Grises à Hull. A l'instar de ses devanciers, le Père P. Bourassa ne néglige rien pour l'évolution et le bon maintien non seulement de l'Académie Sainte-Marie, mais aussi des écoles paroissiales de Hull. Ses démarches auprès de la Supérieure générale du temps, Mère Saint-Albert, sont habiles et pressantes. Le bon Père Curé est visiblement très satisfait du travail des Soeurs :

Le 22 juillet 1925 :

Permettez-moi de vous dire que comme curé et comme commissaire d'école, je n'ai que des louanges à adresser à vos religieuses qui se dévouent à l'instruction de nos enfants, dans Notre-Dame. Elles font ici une oeuvre admirable et se montrent de dignes filles de Mère d'Youville par leur zèle, leur bon esprit et leur savoir-faire. Ce sont précisément ces qualités qui me font intervenir près de vous à l'heure présente; je tiens à éloigner le plus possible les changements, cette année.»⁴⁴

Le 2 juillet 1926 :

Les succès remportés par nos élèves, au cours de l'année, disent combien nous vous devons de reconnaissance. Nous souhaitons voir nos écoles enregistrer de nouveaux succès. C'est ce qui m'amène à vous écrire la présente lettre.»⁴⁵

Le 20 juillet 1927 :

A la prochaine assemblée de la Commission scolaire de Hull, il sera question de l'engagement des nouvelles institutrices. Comme nous donnons toujours la préférence aux religieuses de votre communauté, il nous serait agréable de savoir si le nombre des Soeurs enseignantes dans Hull sera augmenté, cette année. Deux religieuses : une pour Reboul ou Sainte-Maire et l'autre pour la nouvelle école Laverdure, dans Wrightville, feraient bien notre affaire.

Je ne voudrais pas mettre l'Administration générale dans l'embarras mais si parmi les nouvelles professeurs il s'en trouvait de disponibles, leur venue à Hull serait fort appréciée.»⁴⁶

Le bon Père Bourassa eut gain de cause. En 1929, au moment d'ouvrir une 9e année à Sainte-Marie, il revient à la charge :

Je n'ai pas besoin de vous dire que je tiens beaucoup à confier toutes les classes supérieures de l'Académie à des religieuses.

Et par voie de conséquence, s'il ne se trouve pas à l'Académie, à l'heure actuelle, de religieuse suffisamment préparée, nous espérons qu'un échange nous vaudra cette faveur insigne.»⁴⁷

41. Nécrologies, Soeurs de la Charité d'Ottawa, 1945-1950, Tome V, Maison mère, Ottawa 1985, p. 155.

42. Ibid. p. 156.

43. Lettre du Père Philémon Bourassa à Mère Saint-Albert, le 2 juillet 1926, Archives Deschatelets, Ottawa.

44. Lettre du Père Philémon Bourassa à Mère Saint-Albert, le 2 juillet 1925, Archives Deschatelets, Ottawa.

45. Ibid., 2 juillet 1926.

46. Lettre du Père Philémon Bourassa à Mère Saint-Bruno, 20 juillet 1927, Archives Deschatelets, Ottawa.

47. Ibid., 8 avril 1929.



École Normale et résidence des Religieuses. Hull, P.Q., 31 déc. 1931.

Au service d'une population majoritairement ouvrière et appuyée par une Commission scolaire dynamique, les Soeurs essayent d'élever aussi haut que possible le niveau des études des filles : le 3 septembre 1924, c'est l'ouverture d'une septième année avec cours d'enseignement ménager.⁴⁸ L'année suivante s'ajoute une huitième, en 1929, c'est la 9e; l'Académie compte alors 23 classes. A partir de septembre 1939, elle a des élèves de 10e et de 11e. Et en 1950, le cycle est complet, de la 1re à la 12e année.

Pendant toute sa durée, cette école a maintenu son idéal de culture; en plus d'un enseignement régulier sérieux, contrôlé de près par les directrices et leurs adjointes, elle a tenu à ce que ses élèves reçoivent ce complément de formation qui en ferait des personnes cultivées.

La bonne diction y est à l'honneur et les cours se clôturent par des concerts.⁴⁹ Une tradition s'instaure qui voit peut-être son couronnement dans le succès obtenu par une élève de l'école au tournoi oratoire organisé par la Jeune Chambre de Commerce de Hull, pour les élèves de 12e secondaire, le 25 février 1964.⁵⁰

On cherche aussi à y développer le goût de la lecture, et l'école veille à enrichir sa bibliothèque, la plus ancienne du district scolaire, puisqu'elle avait été inaugurée par Monseigneur Duhamel le 6 février 1901. L'événement est conservé aux archives.⁵¹

Une tradition d'enseignement sérieux s'est instaurée dès les débuts : les inspecteurs sont satisfaits de leur visite. Les élèves obtiennent des succès, la presse en est l'écho :

«...nous les remercions de l'honneur qu'elles font rejaillir sur toute la paroisse. Ce sont les dignes filles des Révérendes Soeurs Grises de la Croix et, en les félicitant, nous félicitons les dévouées religieuses, tout spécialement et tout affectueusement Révérende Soeur Saint-Thomas-d'Aquin qui, avec ses vertus et ses talents habituels, a su faire de ses jeunes filles de dignes institutrices de la jeunesse; et de plus, il est à remarquer que pas une seule des élèves préparées par Révérende Soeur Saint-Thomas-d'Aquin pour le français et Révérende Soeur Joseph du Sacré-Coeur pour l'anglais, n'a failli depuis nombre d'années.»⁵²

La distribution des prix, dans la salle Notre-Dame, était la grande fête de «fin d'année scolaire». Les journaux en rendaient compte avec beaucoup de détails et d'éloges. Il y avait d'ailleurs tout un programme de proclamations de succès et d'honneurs, entrecoupé de saynètes, d'opérettes, de gymnastique et de musique. Les diplômées y ont longtemps reçu médailles d'or et couronnes; dès 1902, on décernait la médaille du lieutenant-gouverneur.⁵³

La renommée de l'Académie Sainte-Marie n'était pas surfaite : l'école a fait ses

preuves et ses anciennes lui sont restées très attachées. Pour resserrer leurs liens d'amitié, elles ont fondé, le 6 mai 1928, une association des anciennes de Sainte-Marie et de Saint-Antoine, l'histoire des deux s'étant en quelque sorte confondue à partir de 1897.

Du début à la fin de son histoire, l'Académie Sainte-Marie sera sous la direction des Soeurs Grises, seize (16) directrices s'y succéderont :

1897 Soeur Marie-Anne Roby
 1900 Soeur Sainte-Émérentienne
 Soeur Sainte-Alodie
 Soeur Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle
 Soeur Saint-Thomas-d'Aquin
 Soeur Sainte-Foi
 1927 Soeur Saint-Elphège
 1931 Soeur Anne-Marie
 1938 Soeur Thérèse de Saint-Augustin
 1940 Soeur Saint-Florian
 1944 Soeur Marie-Stéphane
 1945 Soeur Pierre-Célestin
 1947 Soeur Jeanne-de-Domrémy
 1953 Soeur Charles-Étienne
 1961 Soeur Cécile-de-Rome

En 1958, l'Académie Sainte-Marie avait enregistré 787 élèves; 222 au cours supérieur, de la 8e à la 12e; 565 au cours élémentaire, de la 1re, à la 7e. Le 9 avril 1959, en vertu d'une décision des Commissaires, l'École perdra son nom d'Académie et deviendra l'école secondaire Sainte-Marie.⁵⁴

En septembre 1959, les élèves de 1re, 2e et 3e s'en vont à l'école Lecomte; il reste 24 classes et 626 élèves. Peu à peu s'organise une école se limitant au secondaire. Ce sera chose faite en septembre 1961; les élèves des classes supérieures s'en vont, rue Laurier, dans la nouvelle École secondaire Immaculée-Conception; les élèves logées à l'école Lecomte reviennent à Sainte-Marie,

devenue école primaire et le demeurant jusqu'en 1969, avec comme seule et dernière directrice Soeur Cécile-de-Rome.

Deux écoles, l'une primaire, l'autre secondaire, issues de la même institution évoluent d'une façon indépendante : depuis 1961, dans les deux cas, une Soeur Grise en assume la direction. Après 28 ans de service dont 13 comme directrice, Soeur Charles-Étienne se retire de l'École Immaculée-Conception en juin 1964; elle sera remplacée par Soeur Isidore-Marie, dernière Soeur Grise à diriger cette école et qui le demeurera jusqu'en 1967.

Ainsi, de 1897 à 1969, pendant 72 ans, les Soeurs Grises de la Croix (devenues Soeurs de la Charité d'Ottawa) se dévouèrent nombreuses et entreprenantes dans l'Académie Sainte-Marie, où elles étaient désirées et où elles ont donné tout ce que leur amour des jeunes, leur volonté de contribuer à la promotion féminine, leur conviction de faire une oeuvre d'Église prioritaire ont pu leur dicter. Leur souci fut aussi de conserver à la ville de Hull, et à la paroisse Notre-Dame, une école qui n'aurait rien à envier aux écoles privées ou à celles des autres villes du Québec.

48. Chroniques de l'Académie Sainte-Marie, Hull, 3 septembre 1924.

49. LE DROIT, Ottawa, 6 juin 1929.

50. Chroniques de l'Académie Sainte-Marie, Hull 25 février 1964.

51. Suite des Chroniques du Couvent Notre-Dame-de-Grâce, 1900-1928, 6 février 1901.

52. Le Temps, Ottawa, le samedi 16 août 1902, Soeur Saint-Thomas-d'Aquin fut maîtresse du cours Supérieur pendant 15 ans.

53. Le Temps, Ibid.

54. Chroniques de l'Académie Sainte-Marie, Hull, p. 19 à 27.



Élèves du cours modèle 1916-1917, dans la cour de l'École Normale.

Source : Archives école St-Joseph.

1909 — Deux écoles complémentaires : l'école Normale Saint-Joseph et l'école Annexe Youville

En 1902, le Conseil de l'Instruction publique présentait au Gouvernement un vœu, celui de fonder à Hull une École normale pour les jeunes filles qui se destinent à l'enseignement.⁵⁵ Des démarches s'amorcent.

En 1906, Monseigneur Joseph-Thomas Duhamel qui considérait l'éducation de la jeunesse comme un devoir prioritaire de son ministère, s'entretint avec le Père Duhaut, curé de Notre-Dame, des avantages que la vaste partie québécoise du diocèse retirerait de l'établissement d'une école normale dans Hull. Les Soeurs Grises promirent leur collaboration. Une correspondance s'établit avec le Département de l'Instruction publique. Qui fournirait le terrain et la bâtisse?

Lors de l'ouverture officielle de l'École, l'honorable P. Boucher de la Bruyère rappela la genèse de cette fondation.

Ici, à Hull, il fallait le concours des Soeurs Grises de la Croix, il le fallait non seulement pour enseigner les normaliennes, mais encore pour bâtir cette maison. Et ce concours n'allait pas sans sacrifices pécuniaires. En effet, encore que l'allocation du Gouvernement soit bien généreuse, confessions-le hautement, bien généreuse, dis-je, elle n'était pas pourtant assez élevée pour rencontrer les dépenses régulières de l'Institution et payer les intérêts du capital de 64 000 00 \$, investi dans ce bel édifice scolaire.

Enfin l'entente se fit en novembre 1907 et le contrat fut signé en juin 1908. Monsieur l'architecte Brodeur dont le talent n'est pas à louer, tant il est maintenant connu et apprécié, donna les plans de cette École normale; et Messieurs Caron et Pépin, entrepreneurs intelligents et diligents, mirent debout cette maison de pierre et de cristal, cette nouvelle Alma Mater des normaliennes.

A côté des noms des révérendes Mères Demers, Kirby, Duhamel qui eurent à traiter avec le Gouvernement, je dois inscrire dans cette première page de nos annales les noms des révérendes Soeurs Saint-Urbain et Saint-Albert, celle-ci, Directrice de l'École normale et celle-là, Supérieure de la Maison des Soeurs Grises à Hull; elles ont porté la fatigue principale des labeurs de l'installation et de l'organisation de cette Institution. Et combien cette tâche fut accablante et cependant admirablement accomplie, je le sais, moi, qui en fus l'édifié témoin.⁵⁶

L'engagement comme principal de l'abbé Sylvio Corbeil, professeur au Séminaire Sainte-Thérèse, était accepté. C'était une garantie de succès.⁵⁷ L'emplacement est déjà tout indiqué : sur la rue Notre-Dame, à côté du couvent de 1890. Le 30 juin 1908, on commence à creuser et l'on voit s'édifier une belle construction en pierre aussi imposante dans ses dimensions que dans la parfaite appropriation de ses locaux. En juillet 1909, les Soeurs ne peuvent chômer : leurs vacances, ce sont les corvées de



Premier groupe de normaliennes avec le Principal fondateur; l'abbé Sylvio Corbeil, en 1910. En haut, de gauche à droite : Soeur Saint-Albert, Mère Saint-Bruno, 2e rangée, à droite : Soeur Marie-de-la-Miséricorde.

couture, de nettoyage et de déménagement pour que l'école puisse recevoir ses pensionnaires et ses externes.

Il fallait des enseignantes : la Congrégation des Soeurs Grises y pourvut. Il fallait aussi des élèves et la Providence s'en est mêlée. Comme le rappelait élégamment une élève de la première heure, Madame Jeanne Moquin-Lessard, lors des fêtes du centenaire de l'institution :

L'école Normale naquit un jour de la ténacité d'un bon abbé.

C'était la fin de l'été 1909, la construction de l'École normale était complétée, les deux titulaires, principal et professeur, nommés, mais pas d'élèves...

M. l'abbé Sylvio Corbeil, découragé de ce que les inscriptions ne se faisaient pas, s'amène à la Commission scolaire, et demande des jeunes filles prêtes à entreprendre leur cours d'institutrices. On les lui refuse.

Mais ce bon prêtre était tenace, et surtout confiant en la Providence. Il s'adresse donc à St-Joseph, et le prie de lui aider dans une nouvelle tentative auprès de MM. les commissaires. Nouveau refus. Mais St-Joseph veillait, et par de nouveaux arguments de l'abbé Corbeil, on confie à l'École normale quelques jeunes filles désireuses de poursuivre l'idéal qui leur était offert.

Quelques élèves des 7e et 8e années des écoles de la ville de Hull, un peu de recrutement dans les villages environnants, des parents des religieuses de l'institution, et l'École normale ouvrait enfin toutes grandes ses portes, à une génération vieille aujourd'hui de cinquante ans!

Puisse St-Joseph continuer avec le même acharnement les mêmes succès, son oeuvre d'éducation, et nos filles, nos petites-filles fêteront le Centenaire de l'institution, avec le même souvenir, le même amour que leurs grands-mamans de 1909.

JEANNE MOQUIN-LESSARD
Élève 1909-1910

Le 10 septembre 1909, même si la maison n'est pas terminée, c'est l'entrée de 32 élèves, dont 26 normaliennes; 10 élèves au cours académique; 10, au cours modèle; 7, au cours élémentaire et 5, au cours préparatoire.⁵⁹ Le même jour, c'était aussi la fondation de l'école annexe Youville avec trois classes pour filles et garçons. La première leçon d'observation a lieu quinze jours plus tard dans les classes annexes. Ces classes serviront d'application aux normaliennes et formeront une véritable école modèle qui s'enrichira progressivement de tous les degrés du cours élémentaire et d'une classe maternelle. Nombreux sont les hommes et les femmes de Hull qui se disent fiers d'avoir fréquenté cette École annexe, et qui se souviennent du chant d'ouverture de leurs séances et fêtes annuelles :

55. M. le Surintendant de l'Instruction publique, l'honorable P. Boucher de la Bruyère, Ouverture officielle de l'École Normale, Annuaire de l'École Normale Saint-Joseph, Hull, no 1, 1910, p. 9.

56. Ibid., p. 10.

57. Soeur Paul-Émile, *Réminiscences*, op. cit. p. 3.

58. Jeanne Moquin-Lessard, *Programme Souvenir, Jubilé, École Normale de Hull*, 1959, p. 35.

59. *Chroniques de l'École Normale Saint-Joseph 1900-1928*, p. 83.



Cours élémentaire 2e année : 1927-1928.

*Nous sommes la grande famille
Que l'on nomme l'École annexe;
Dans l'École Normale brille
Ce fin et beau joyau connexe.
Jolis bambins, belles fillettes,
Beaux gros garçons, pleins de façon,
Et demoiselles jeunes et belles,
Forment l'école dont on raffole.*

Aux normaliennes, on donna une devise : «Per angusta, ad augusta» : «Par du labeur, à noble but».

Ce programme exigeant, les Soeurs Grises l'on vécu avec foi et courage. Ici des noms de pionnières surgissent qu'il nous semble nécessaire de citer :

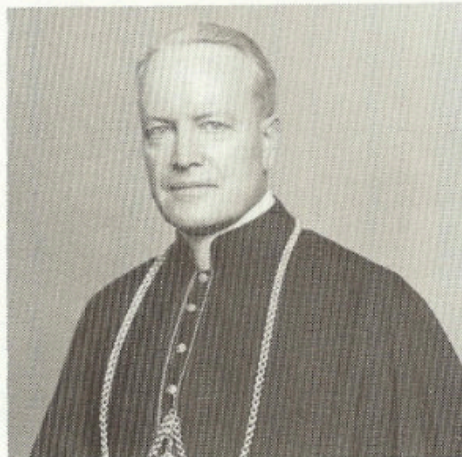
«Soeur Saint-Albert, première directrice et future Supérieure générale. Femme de tête et organisatrice hors pair, elle s'employa à jeter des bases solides, donnant à son école une orientation progressive qui ne s'est jamais ralentie.»

«Soeur Saint-Bruno, directrice de 1912 à 1923. Femme à la direction sage et éclairée, femme aimée de ses élèves qui lui ont conservé toute leur affection. Elle aussi deviendra supérieure générale.»

«Soeur Marie-de-la-Miséricorde, d'abord enseignante à l'École Normale, puis directrice à deux reprises. Femme maternelle, originale et artiste, elle a laissé le souvenir d'une grande piété et d'une discrète générosité.»

L'implication de ces directrices fut facilitée par l'appui et le travail sérieux des Principaux qui les ont secondées dans la ligne qu'elles avaient adoptée. Chacun a laissé une empreinte bien personnelle qui a permis à l'École Normale de grandir et de rayonner

dans tout l'Ouest québécois. Le fondateur, l'abbé Sylvio Corbeil (1909-1928) eut le souci de former des femmes capables de penser correctement et de bien écrire : Sa «Normalienne en Belles-Lettres» les a suivies et aidées quand elles durent mettre en pratique ce qu'il leur avait si méthodiquement enseigné. Le deuxième principal, M. l'abbé Paul Courte, (1928-1933), s'appliqua à former des chrétiennes éclairées, désireuses de s'engager dans leur milieu. Et l'école se souvient encore de l'honneur qui lui a été conféré en ayant comme troisième principal, Mgr Joseph Charbonneau (1933-



Mgr Joseph Charbonneau, Principal de 1933 à 1939.

1939), qui devint successivement évêque de Hearst et archevêque de Montréal. Cet homme sage et doux, à l'intelligence ouverte et pratique, inaugura des cours de philosophie et de théologie, organisa des cours d'été pour les religieuses et accepta de dis-

penser lui-même des cours, malgré son travail de Vicaire général du diocèse d'Ottawa. Son successeur, M. l'abbé Paul Desjardins qui fut principal pendant 17 ans, de 1939 à 1956, s'employa à hausser le niveau des études littéraires et ces longues périodes d'entraînement et d'exercices. Les sujets traités ont varié selon les époques, ils furent souvent ambitieux.

On y compare les civilisations, et leurs méthodes :

- L'École d'Autrefois et l'École d'aujourd'hui (1920);
- L'éducation au 17e et au 20e siècle (1950);

Le féminisme est un sujet favori : on le traite en 1922, puis 1924, en présence de l'honorable Cyrille Delage, qui est venu accompagné de sa femme et de sa fille. On y revient encore en 1952.

On y confronte des écrivains :

- Louis Veillot et Frédéric Ozanam (1945)

des politiciens :

- Mercier et Chapleau (1949)

des savants :

- Louis Pasteur et Madame Curie (1942)

des hommes célèbres :

- Alexandre et César (1948)
 - Louis XIV et Napoléon Ier (1946)
- des héroïnes de la littérature française, dans le théâtre de Racine et celui de Claudel.

On s'arrête aussi à des problèmes contemporains :

- Presse ou radio (1950)
- Parlons-nous français ou canadien? (1951)

Conscientes des bienfaits d'une initiation à l'art dramatique, les Soeurs «exercèrent» chaque année une pièce qui met généralement en vedette des rôles féminins — ce qui s'explique aisément d'ailleurs dans une école réservée aux filles :

- En 1936 : «Bathilde, reine de France», drame historique en cinq actes;
- En 1947, «l'Églantine» de E. Boulay, drame biblique en quatre tableaux;
- En 1948, «Sainte Claire au jardin»;
- En période de guerre, ce sera «L'Espionne» (1943).

À l'époque où les valeurs familiales traditionnelles sont ébranlées, ce sera «Gardienne d'amour» d'Yvonne Estienne, pièce à thèse sur le divorce (mars 1959) et «La combe aux oiseaux», drame social du même auteur (mars 1961).

Pour la mise en scène et les décors, les Soeurs ont recours à des spécialistes et à des artistes, qu'elles trouvent le plus souvent chez leurs consoeurs.

A d'autres moments, des expositions s'organisent. L'une des plus imposantes fut l'exposition de livres et de revues de langue française qui dura trois jours, les 4, 5, 6 mars 1961.⁶⁰

60. Ibid.

Une réalisation à citer, tant par la qualité de son organisation que par la permanence de sa vitalité, c'est l'Amicale des anciennes; créée en nov. 1922, elle se donnait un programme à sa taille :

*L'Amicale est une famille d'âmes fidèles à leur Alma-Mater. L'esprit dont cette famille vivra sera normalien : (a) Les Anciennes s'acquitteront de leurs devoirs d'éducatrices envers leurs enfants en conformité avec la pédagogie qu'élèves-institutrices, elles pratiquaient; (b) elles orienteront vers l'école normale les jeunes filles chez qui se révèle une vocation pédagogique; (c) elles entoureront de leurs sympathies les jeunes maîtresses de leur village et leur seront tutélaires contre qui les persécutent.*⁶¹

Elle s'affilie à la Fédération des Alumnae en 1931.

Après 10 ans d'existence, elle avait à son crédit la fondation d'une bourse en faveur des normaliennes, et un cercle d'études non dépourvu d'intérêts. Soucieuses de formation continue, ses membres organisent des cours, des conférences, à l'intention des amicalistes. Elles travaillent à la promotion de la femme et à l'expansion de la Ligue catholique féminine diocésaine dont l'une d'elles est présidente. Jusqu'à la dernière année d'existence officielle de l'École Normale, cette Amicale a été fervente de son Alma Mater, heureuse dans ses initiatives et persévérante dans ses réalisations.

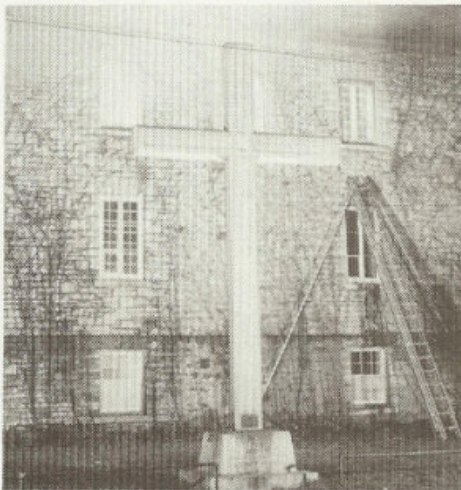
A ses débuts, l'École normale préparait aux diplômes académique et modèle. Elle a suivi l'évolution des programmes et des régimes imposés par le Département de l'Instruction publique : ainsi, en 1924, elle propose les diplômes élémentaire et supérieur. (En 1930, disparaît de la liste de son personnel le nom du docteur J. E. Fontaine, M.P., comme médecin de l'École Normale; il le fut pendant 20 ans.)

La clientèle augmente; les locaux ne suffisent plus. Un besoin urgent d'espace supplémentaire se fait sentir.

Le 2 février 1929, la Congrégation des Soeurs Grises fait l'achat de la propriété d'Adjutor Vézina, à l'angle des rues Notre-Dame et Saint-Laurent; le 16 mars, la cérémonie de la première pelletée de terre attire bien des curieux (et des curieuses). Les travaux avancent à un rythme étonnant, si bien que le 31 septembre suivant, les 87 normaliennes peuvent prendre possession d'un grand dortoir, d'une salle attrayante et d'un gymnase que l'on trouve alors très vaste et surtout très utile. Les 162 élèves de l'École annexe entrent dans six belles salles de classes spacieuses, éclairées et confortablement meublées.⁶² Quant à la chapelle aux verrières attrayantes, on n'y entrera que le 15 octobre suivant.⁶³

La Communauté des Soeurs Grises vient de se charger d'une lourde dette que la crise économique ne viendra pas facilement renflouer.

Un nouveau cours s'ajoute en 1937 : le cours supérieur avec 2 élèves. En 1938, le nombre de normaliennes est de 76; 11 ans plus tard, il s'élèvera à 143. Quant à l'École Youville, elle offre tous les cours de la classe maternelle à la 9^e année et porte depuis



Photos : Archives école St-Joseph.

1942 le statut d'école ménagère moyenne : en 1949, elle compte 430 élèves.

A l'exception du professeur laïque, le corps professoral des deux écoles se compose exclusivement de religieuses, possédant toutes leur brevet supérieur, quelques-unes leur baccalauréat ès arts.

L'avenir était prometteur.

1950 : Un 18 mai inoubliable.

Et il y eut le 18 mai 1950.

Le soir de l'Ascension, vers 10h20, l'alerte est donnée : l'école est en feu. Religieuses et normaliennes se hâtent d'évacuer les lieux. Un feu d'une rapidité inouïe détruit alors complètement le couvent de 1890 et l'aile centrale de 1909, dont les murs seuls sont restés debout. L'aile de 1931, qui était construite à l'épreuve du feu, fut épargnée.

61. Annuaire de l'École Normale de Hull, 1921-1931, numéro quatorze, p. 36.

62. Chroniques de l'École Normale Saint-Joseph, 1900-1928.

63. Lettre des Soeurs de l'École Normale à Mère Saint-Bruno, 31 décembre 1931, Archives de l'E.N., Hull.



Toutes les normaliennes furent sauvées; quant aux religieuses, qui avaient leurs dortoirs dans la vieille partie, elles subirent de lourdes pertes : quatre des leurs périrent dans l'incendie :

Soeur Marie-du-Sacrement, professeur

Soeur Jean-de-la-Croix, directrice de l'école Duhaut

Soeur Marie-de-la-Visitation, professeur

Soeur Maguerite-de-la-Charité, professeur
Les trois premières étaient d'anciennes normaliennes de l'école; l'école normale perdaient trois professeurs. Une autre Soeur, Soeur Sainte-Annette, fut grièvement blessée.

Photos : Archives école St-Joseph.

Parce qu'elles croyaient dans l'oeuvre de la formation des futures institutrices, les Soeurs Grises décidèrent de reconstruire, et de le faire le plus tôt possible pour que leurs élèves ne souffrent pas d'un retard trop prolongé. Des équipes travaillèrent jour et nuit, si bien que le 18 septembre, trois mois après l'incendie, les élèves pouvaient réintégrer leur école et y suivre normalement tous leurs cours.

Pour les religieuses du couvent, ce fut alors une diaspora de deux ans; certaines logèrent dans l'étroit édifice de brique rouge située derrière l'école, sur la rue Laurier, bâtisse modeste construite en 1913, qu'on appelait pompeusement «le château». Grâce à la compréhension de la Commission scolaire, celles qui enseignaient dans les écoles paroissiales purent loger dans leur école respective. En septembre 1952, le couvent était prêt à les rapatrier : heureuses de se retrouver, elles prirent possession de l'aile sise sur la rue Saint-Jean-Baptiste, mais avec entrée principale sur la rue Notre-Dame.

Encore une fois, la confiance et l'audace avaient triomphé.

En 1957, les normaliennes étaient 167, réparties en 7 classes. Après maintes démarches, M. l'abbé Saint-Jean réussit à implanter le cours d'études universitaires menant au baccalauréat en pédagogie. En 1960, 27 élèves étaient engagées dans cette voie, sur un total de 164, dont 50 de la ville de Hull.⁶⁴

Et il y eut le Rapport Parent

Et il y eut le Rapport Parent avec ses répercussions sur les écoles normales de la province. Le 1er juin 1968, les dernières normaliennes, au nombre de 50, concluaient la belle et longue histoire de l'École normale Saint-Joseph, en la présence du premier évêque de Hull, Monseigneur Paul-Émile Charbonneau, venu célébrer avec elles l'Eucharistie. Depuis 1962, deux religieuses avaient tenu le poste de principale:

Soeur Saint-Robert, 1962-1965

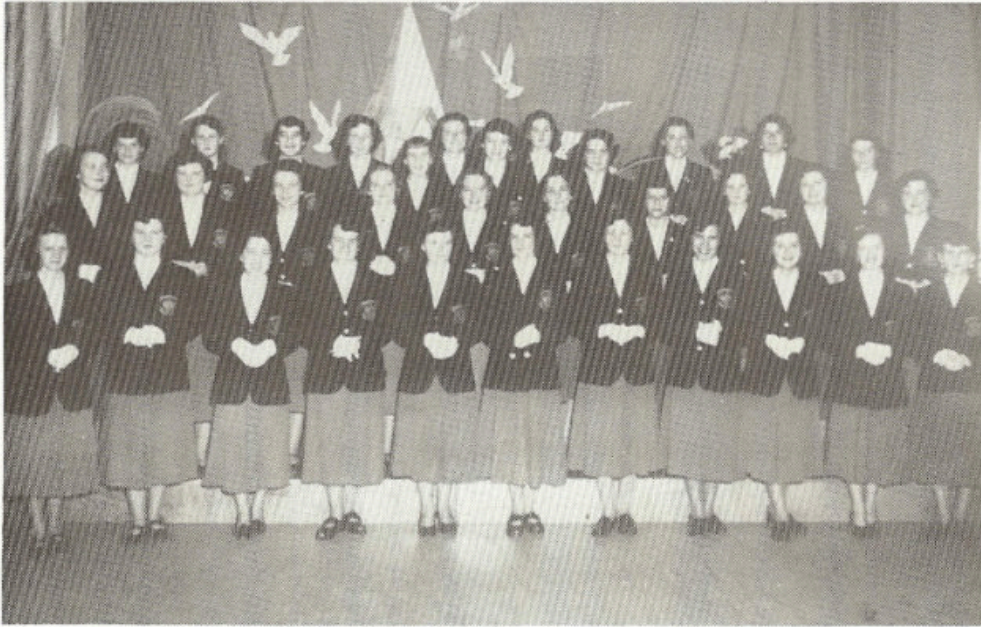
Soeur Rita Denis, 1965-1967.

Quant à l'École Youville, elle n'avait plus de classes du primaire depuis 1963 : seules furent conservées les deux classes du secondaire, les 8e et 9e années. Avec l'arrivée en 1965 des élèves du cours d'immatriculation du Collège Marguerite-d'Youville, si une oeuvre finissait, une autre commençait.

1945-1967 : Collège Classique Marguerite-d'Youville

L'an 1945 marque, avec le centenaire de fondation des Soeurs Grises de la Croix, l'ouverture du premier collège classique féminin de l'Ouest de Québec.

64. Chroniques de l'E.N. 1954-1967, septembre 1960.



Premier groupe d'élèves du Collège Marguerite-d'Youville après sa réouverture sur le boulevard Taché.

C'est une fille de Hull, Soeur Joseph Arthur (Clarisse Laramée), qui en fut la promotrice. Alors directrice de Scolasticat Notre-Dame-de-Grâce, elle rêvait de doter sa ville natale d'un collège offrant aux jeunes filles de sa région ce que leurs frères trouvaient à Saint-Alexandre depuis 30 ans. Dans sa pensée, les adolescentes des familles ouvrières seraient ainsi favorisées.

Du rêve, elle passa aux actes sans tarder. Les religieuses scolastiques acceptèrent de partager temporairement leurs salles de cours avec les futures collégiennes; le 1er mai, l'université Laval accordait un certificat d'affiliation et le 12 septembre suivant, trois élèves régulières, vingt à temps partiel et six professeurs donnaient au Collège Marguerite-d'Youville une existence concrète et officielle.⁶⁵

C'était très peu : c'était déjà beaucoup. Dans l'esprit des fondatrices se dessinaient les plans d'un collège moderne, bien équipé; les avant-gardistes osaient même parler de ce qui semblait alors un luxe inouï, une piscine intérieure. Et les parents y allaient de leurs encouragements et de leurs conseils. Dès 1945, la Ville de Hull céda aux Soeurs Grises le terrain Fleming, entre le chemin d'Aylmer (boulevard Taché) et les voies du C.P.R. Suivit une longue suite de démarches et de requêtes auprès du gouvernement provincial en vue d'obtenir une subvention en faveur du collège projeté.

Quant aux élèves, la rareté des locaux n'entravait pas leurs activités. En 1947, les 24 collégiennes fondaient un journal étudiant, «le d'Youville», membre dès ses débuts de la Corporation des Escholiers Griffonneurs. (Deux ans plus tard, cette feuille étudiante mérita une Griffe d'argent pour la tenue littéraire de ses articles). En

1948, le premier cycle du cours universitaire est établi; miracle d'ingéniosité, on réussit à maintenir huit cours dans quatre locaux. Déjà le Collège Marguerite-d'Youville est reconnu pour l'esprit de travail de ses élèves et l'ardeur à la fois tenace et sympathique de ses professeurs.

Le 8 décembre 1948, le Collège fêta sa première bachelière Hélène Rocque. Mgr Alexandre Vachon présidait la cérémonie; il confirmait ainsi la mission officielle de cette oeuvre d'éducation.

Un collège, c'est un séminaire où l'on cultive les belles fleurs, et entre les belles fleurs, les plus belles sont les femmes instruites. Cette pépinière du Collège Marguerite-d'Youville a su développer de ces fleurs. Une seule s'est épanouie et avec quelle splendeur. Nous pouvons nous attendre à une riche éclosion de fleurs féminines dans un avenir rapproché.⁶⁶

Alors une crise de logement força les Soeurs Grises à fermer temporairement une institution dont l'essor était appréciable : en quatre ans, il avait formé quatre bachelières et enregistré une centaine d'inscription dont dix en philosophie.

A la suite des demandes réitérées et pressantes des citoyens de Hull, et grâce à une subvention provinciale de 60 000 \$, la réouverture du Collège est annoncée. Le 13 juin 1952, c'est la bénédiction du terrain; puis en septembre, 36 élèves enthousiastes, réparties en trois cours : Éléments latins, Syntaxe et Méthode, prennent possession d'un modeste édifice, sur le boulevard Taché. Édifice qui parut alors spacieux et moderne avec ses six classes, son petit laboratoire, une salle de bibliothèque, un bureau de direction et un vestiaire. Le Collège revivait, la flamme de 1945 brûlait encore d'une même ardeur pour la culture française et la

formation chrétienne intégrale. Mgr Marie-Joseph Lemieux vint bénir le nouvel externat classique. Admirant la vitalité du jeune rameau qui promettait de survivre à sa transplantation, louant le souffle de saine jeunesse qui l'animait, il lui dit avec sagesse; «C'est le propre des oeuvres voulues par Dieu d'être fortifiées au lieu d'être abattues par l'épreuve.»⁶⁷

Le Collège a grandi lentement mais énergiquement. Les inscriptions montèrent progressivement pour atteindre le consolant total de 204, en 1963, et avec treize professeurs à temps complet.

Faute de locaux disponibles, on transformait rapidement une classe en salle de conférence ou en théâtre, gymnase, salle à dîner et même chapelle. Les élèves y jouaient des séances dramatiques, présentaient des débats bien préparés, sur des thèmes reliés aux auteurs classiques : Corneille, Racine, Molière, ou sur des sujets plus universels : le féminisme, la survivance, la qualité de la langue. C'est dans ce tout petit collège qu'elles reçurent un jour la visite d'une des plus grandes dames de notre temps, Madame Georges Vanier, épouse du Gouverneur général.⁶⁸ Par une étrange coïncidence, six jours plus tard, elles étaient elles-mêmes reçues à la résidence du Premier Ministre du Canada par Madame Diefenbaker. Les professeurs avaient le souci constant de faire bénéficier leurs élèves de tous les avantages que leurs offrait leur région : c'est pourquoi, on inscrivait à l'horaire des visites à la Galerie Nationale, au Musée, aux Archives et à l'Hôtel des Monnaies. Le mouvement de J.E.C. y était actif et rayonnant, le Cercle des Jeunes Naturalistes a connu aussi des heures bien enrichissantes.

Désireuses de se retremper dans l'atmosphère fraternelle de leur Collège, les anciennes fondèrent le 5 novembre 1960 une Amicale qui ne tarda pas à convoquer toutes les anciennes à un thé inaugural le 27 novembre suivant.⁶⁹

L'évolution inévitable du nombre de classes, les multiples exigences d'une formation intégrale incitèrent les Soeurs Grises à recommencer leurs démarches en vue d'obtenir du gouvernement l'aide nécessaire à un agrandissement devenu urgent. Le Ministre de la Jeunesse vint étudier sur place la situation et les projets; par la suite, grâce à la persévérance de l'Économiste provinciale, Soeur Marie-Caroline, grâce aussi à un apport substantiel du gouvernement provincial, le collège put bénéficier du beau

65. Chroniques du Collège Marguerite d'Youville, Hull, septembre 1952.

66. Ibid., 8 décembre 1948.

67. Archives du Collège Marguerite d'Youville Hull, 1964.

68. Chroniques du Collège Marguerite d'Youville, Hull, 23 mars 1962.

69. Ibid., 27 novembre 1960.

tout en demeurant au couvent Notre-Dame-de-Grâce, prend la direction de l'école St-Joseph qui vient d'être construite.⁷⁶ Ce n'est qu'en septembre 1917 que les Soeurs viennent résider dans leur couvent que le bon Curé Larocque les aide à aménager par des parties de cartes et des corvées.⁷⁷ Devenue une école pour filles seulement en 1924, elle grandit rapidement et avait sa 11e année en 1956. Les succès de ses élèves contribuèrent à la bonne renommée de l'école St-Joseph qui pouvait se mesurer avantageusement avec les autres écoles de même niveau dans la région de l'Outaouais. En 1958, par une décision de la Commission scolaire, les 10e et 11e années furent transférées à l'école Sainte-Marie. C'est en 1976 que les Soeurs Grises se retirèrent de cette école dont elles ont gardé de consolants souvenirs.

Larocque

Les Soeurs ne jouèrent ici qu'un rôle de suppléance, de 1921 à 1924, en attendant l'arrivée des Frères pour une école destinée aux garçons.

Laverdure

C'est en 1926, que les Soeurs Grises prirent possession de cette école toute neuve, avec ses douze classes dont trois destinées aux élèves de langue anglaise.⁷⁸ Pendant longtemps, les Soeurs qui enseignaient à Laverdure partagèrent le même couvent que leurs consœurs de l'école St-Joseph. C'était, sur un plan plus modeste, une réplique de la formule du Couvent Notre-Dame-de-Grâce.

Les Soeurs Grises de la Croix sont demeurées longtemps à Laverdure : on les y retrouve encore en 1975.

Duhaut

Fondée en 1890, cette école avait une tradition vieille de trente ans quand M. le Curé Lombard demanda à la Supérieure générale une religieuse qui prendrait la direction de son école. En septembre 1920, Soeur St-Jean-Baptiste-de-la-Salle, déjà directrice de l'école Lecomte, accepta de superviser l'école Duhaut qui, en 1930, passa sous la même direction que l'école St-Thomas-d'Aquin. Deux religieuses se joignirent à l'équipe des enseignantes. Ce n'est qu'en 1943 que l'école eut sa directrice résidente, Soeur Rocque, que quatre religieuses secondaient. Ce fut une époque de grande animation pour l'école, si l'on en juge d'après certains articles de journaux. Le 23 juin 1954, vu la pénurie de religieuses, les Soeurs quittèrent définitivement cette école où elles avaient instauré un climat de travail et de vitalité qui eut les plus heureux résultats.



Élèves de 7e année de l'école Lauzon à l'occasion de la communion Solennelle en 1962.

Lauzon

Dès son ouverture, en 1926, jusqu'à son changement de vocation, en 1965, cette école fut toujours sous la direction des Soeurs Grises. Plus modeste que l'Académie Sainte-Marie, moins nombreuse aussi, elle fut une école accueillante, renommée par son dynamisme et la qualité de son enseignement. L'intérêt que lui ont porté ses pasteurs, les Pères Oblats, a certes compté pour beaucoup dans son évolution.

Sainte-Bernadette

Cette nouvelle école portait le nom de Roy quand les Soeurs Grises ont accepté, en 1938, la direction de la partie réservée aux filles. Certains locaux leur servirent de résidence, pendant deux ans, après l'incendie de l'École Normale. Et, l'école ayant changé de vocation, les Soeurs ne s'y trouvèrent plus après 1964.

Saint-Bernardin

Pour honorer les Soeurs Grises dont c'était le centenaire de fondation communautaire, les Commissaires donnèrent à cette école, érigée en 1946, le nom de la Supérieure générale, Soeur Saint-Bernardin-de-Sienne. Pourtant, les Soeurs Grises ne faisaient pas alors partie du personnel enseignant de l'école. Elles y arrivèrent en 1955, et eurent quelque temps la direction de cette institution qui connut par la suite plusieurs statuts différents.

Les Soeurs de la Charité d'Ottawa ont aussi assuré, par interim, la direction des écoles Ste-Anne, Lecomte, Notre-Dame, St-Raymond, Saint-Paul, Mgr Beaudoin. Au primaire, la dernière «Soeur Directrice» fut Soeur Georgette Bareil : elle avait dirigé l'école Mont-Bleu de 1979 à 1983.

Une place d'honneur à la musique

La paroisse Notre-Dame fut à l'origine d'une tradition musicale dont la population de Hull tira longtemps une légitime fierté.⁷⁹

Chez les Soeurs Grises, c'est dès l'ouverture de l'Académie à la petite Chapelle des Chantiers que la musique reçoit une place privilégiée dans la formation des jeunes filles.

Très tôt cet enseignement s'organise de façon systématique dans leur Congrégation : on adopte des programmes et on en vérifie l'application. Chaque année, une musicienne de la Congrégation, nommée responsable de cet enseignement, vient de la Maison mère présider aux examens des élèves musiciennes; elle est en quelque sorte «l'inspecteur de la musique».

En 1890, Soeur Madeleine de Pazzi est nommée au Couvent Notre-Dame-de-Grâce. Avec elle, un nouvel élan est donné. Et de 1890 à 1909 la maison devient une véritable petite école de musique avec ses grandes salles, la multiplicité et la qualité de ses élèves, l'excellence des résultats aux examens et le brio des concerts annuels.

Les séances de distributions de prix des élèves musiciennes ont le décorum d'une collection de diplômes universitaires; les journalistes du temps font de grands éloges.⁸⁰

De tout temps, l'enseignement de la musique chez les RR. SS. Grises de la Croix, à Hull comme dans les autres pensionnats de cette communauté, a été hautement reconnu et louangé par les professeurs, autorités éminentes, membres de collèges académies et autres qui ont eu l'occasion d'apprécier personnellement la méthode adoptée et suivie par cette institution.

Depuis ces dernières années, cependant, grâce au zèle et au dévouement constants des religieuses chargées de l'enseignement de la musique dans les couvents des Soeurs Grises de la Croix, ce grand art a acquis, au

76. Chroniques du Couvent Saint-Joseph de Wrightville, 1917.

77. Ibid., 30 septembre 1917.

78. Lucien Brault, *Un siècle d'administration scolaire 1866-1966*, p. 102.

79. Edgar Boutet, Asticou, Cahier no 25, p. 3-9.

80. Le Temps, Ottawa, mardi 28 juin 1904.

milieu de nous, de nouveaux titres dignes du plus haut intérêt, surtout depuis l'affiliation du département musical à certains conservatoires réputés.

Tout d'abord avec l'Académie de Musique de Québec. Mais comme d'après ces constitutions, l'Académie de Musique de Québec ne pouvait envoyer des juges pour examiner les élèves des Soeurs Grises dans leurs couvents respectifs, ainsi que depuis plusieurs années la faveur en a été sollicitée, elles ont jugé plus convenable, pour ne pas éloigner leurs élèves, de faire des arrangements avec le Collège Musical de la Puissance connu sous le nom de «Dominion College of Music», établi à Montréal qui ne fait aucune objection à ce sujet, pourvu que les candidats soient en nombre suffisant.

Le premier de ces examens a eu lieu au couvent de Notre-Dame de Grâces de Hull, le 8 juin courant sous la présidence de M.P.Y. Maley, secrétaire du Collège, accompagné de M. William Bohmer et de M. Arthur Dorey, du Collège de Musique d'Ottawa.

Soeur Madeleine-de-Pazzi rêvait d'affilier son école à l'Académie de Musique de Québec, mais les règlements ne permettaient pas, semble-t-il, les visites d'examineurs itinérants.⁸¹ Elle l'affilia alors au Collège Musical de la Puissance établi à Montréal sous le nom de Dominion College of Music. Les cours sont ainsi sanctionnés par des diplômes : élémentaire, junior, senior, lauréat; et les élèves font honneur à leurs professeurs comme en témoigne cette lettre du secrétaire du Collège⁸²

*Dominion College of Music,
Montreal, June 11, 1904.
The Rev. Superior,
Grey Nuns of the Cross,
Hull, Qué.*

Dear Madam,

I have much pleasure to inform you that all the candidates presented by the Grey Nuns of the Cross, have successfully passed the examinations of this College, and that the following obtained honors, as follows :

Senior — Laurence Chéné, distinction; Jeanne Fréchette, distinction; Jeanne Simon, grand distinction.

Associate — Rhéa Corbeil, grand distinction.

I may say that no distinction is accorded under the senior Grade, but that all the pupils passed most creditably.

On behalf of the examiners, I would congratulate you most heartily upon the admirable work done by your pupils and would further congratulate you in having such excellent and artistic instructors in music at your Convents. Too much praise cannot be awarded these good sisters for the admirable manner in which they have trained their pupils.

The diplomas will be forwarded to Mr. Dorey in a day or so.

*Believe me,
Sincerely yours,*

*PERCIVAL J. ILLSLEY,
Registrar.*

En 1908, après avoir travaillé 18 ans à Hull, Soeur Madeleine-de-Pazzi est élue secrétaire générale de sa Congrégation. Son intérêt pour la musique ne s'éteint pas puisqu'on la voit revenir administrer des examens même en 1936.

Soeur Louis-Joseph lui succéda en 1908; grande musicienne elle aussi, elle partageait l'enthousiasme et le zèle de sa devancière pour la promotion de la musique. Désireuse d'en moderniser les méthodes, elle se rend à Paris⁸³ en 1938, avec Soeur Marie-Stella : les deux doivent suivre des cours à l'Institut de Pédagogie musicale. A leur retour précipité par l'entrée en guerre de la France, elles exposent les bienfaits de la Méthode Thiberge, dont le principal avantage serait le souci d'exercer toutes les facultés de l'enfant par des procédés favorisant l'acquisition de l'art musical. C'est une petite révolution qui eut d'heureux effets.

En 1952, le rêve de la fondation d'une école de musique se concrétise sous l'instigation de Soeur Marie-de-la-Victoire. Elle commence modestement mais sûrement avec une dizaine d'élèves. En 1955, l'École de Musique Notre-Dame, affiliée à l'Université Laval, se révèle très prospère tant par le nombre que par le degré d'avancement de ses élèves. Elle compte 48 musiciennes; l'étude du violon s'est ajoutée à celle du piano et l'école est favorisée de la collaboration d'éminents professeurs.⁸⁴

En mai 1957, elle présente ses élèves aux examens universitaires pour l'obtention des diplômes Supérieur, Complémentaire, Lauréat, Brevet d'enseignement; et deux ans plus tard, elle fête avec joie les deux premières bachelières de l'école : Carmen Vincent et Claudette Auchu. Aux festivals de musique et de chant, ses élèves connaissent aussi des succès très enviables.

*«Les examinateurs se disent «très satisfaits du magnifique travail des professeurs et des élèves».*⁸⁵

Un an plus tard, l'école de musique enregistre 75 élèves : 47 pour le piano, 20 pour le violon, 5 pour l'orgue et 3 pour le chant.⁸⁶ Le statut de l'école se précise : le 21 avril 1959, elle devient un collège de musique affilié à l'université de Montréal et rattaché au Collège Marguerite d'Youville dont elle bénéficie de la Charte d'incorporation.⁸⁷ On peut maintenant y préparer des élèves à la maîtrise en interprétation et en virtuosité.

Depuis sa fondation, l'école de musique avait ses locaux dans le couvent de la rue Notre-Dame et souffrait forcément de la rareté et de l'exiguïté des lieux. Mais il eut le privilège d'être le premier groupe à bénéficier de la nouvelle construction sur le boulevard Taché où se trouve aujourd'hui l'université du Québec; en 1963 il entre dans l'aile qui lui est réservée⁸⁸. Son essor est assuré : directrice et professeurs s'installent enfin dans de beaux locaux préparés selon leurs

désirs avec des studios pour chacune des disciplines. Le nombre des élèves est consonant; filles, garçons, enfants, adolescents, adultes, ils sont chez eux dans leur sympathique et beau Collège. Pourtant, cette euphorie connaîtra vite un refroidissement : la réforme des institutions d'enseignement le frappera lui aussi. Avec la vente du Collège classique, il joue ses derniers accords et à regret, il faut le dire, doit céder sa place au Conservatoire de musique de Hull qui occupera les mêmes locaux.

Au cours de sa brève existence, le Collège de Musique Notre-Dame a participé activement à la formation d'élèves dont les noms font honneur à la région dans le domaine musical, entre autres, Pierrette Froment, Gaétan Robichaud, Hélène Clément, Marleen Finn, Claudette Minnie, Martine Jaworski, Louise-Marie Trotter.

1970 : École secondaire Saint-Joseph

Que reste-t-il de tant d'années d'implication dans un milieu qui, de modeste village, est devenu une ville populeuse et progressive?

Absentes des écoles publiques en 1987, les Soeurs Grises de la Croix sont encore présentes dans Hull. Elles le sont au même poste qu'en 1874, avec le même idéal et la même mission.

De l'Académie du petit Couvent rouge de 1870 sont sorties quatre écoles privées, quatre rameaux qui ont atteint une maturité honorable : l'École normale Saint-Joseph, l'École annexe Youville, le Collège Marguerite d'Youville et l'École secondaire Saint-Joseph. Les trois premières institutions sont inscrites dans l'histoire de Hull avec l'enluminure attachante que donne le souvenir. Elles ne sont pas disparues à jamais; elles survivent et se prolongent dans la quatrième école privée, dont l'adresse officielle est aussi le 174 de la rue Notre-Dame. Elle naquit du regroupement des élèves du cours secondaire de l'école annexe avec les collégiennes qui avaient dû essaimer en 1965.

Après avoir adopté le statut d'école associée, pendant deux ans, elle reprit son indépendance et fut reconnue école privée d'intérêt public, le 6 avril 1970.

81. Ibid.

82. Ibid.

83. Chroniques 1933-1942, *Élèves, École Normale Saint-Joseph*, Hull, 22 avril 1932.

84. Chroniques 1954-1967, *École Normale Saint-Joseph*, Hull, 7 septembre 1955, p. 26.

85. Ibid., 13 et 14 mai 1957, p. 90.

86. Ibid., septembre 1967, p. 127.

87. Ibid., septembre 1959, p. 162.

88. Chroniques du Collège Marguerite d'Youville, 1947-1965, Hull, 19 août 1963.

Comme ses devancières, elle se voue à la formation chrétienne et intégrale des jeunes filles, qu'elle trouve attachantes et riches de vitalité; à son tour, elle éprouva l'acuité d'un problème propre à toute croissance normale : le besoin d'expansion. Alors, de nouveau, les Soeurs Grises — qui ont repris leur nom primitif de Soeurs de la Charité d'Ottawa — ont dû faire face aux risques inhérents à toute construction d'envergure à une époque d'instabilité économi-

que et politique. Parce qu'elles croient toujours en la grandeur et en la nécessité de leur mission dans l'Église et la société d'aujourd'hui, elles ont relevé le défi : sur la rue Laurier, une élégante annexe de briques rouges en est le signe permanent.

L'École secondaire Saint-Joseph compte aujourd'hui 775 élèves; 22 religieuses font partie du personnel enseignant.

Quant au couvent de la rue Notre-Dame, il sert toujours de résidence aux religieuses; elles sont actuellement 50, qui participent toutes, d'une façon directe ou indirecte, à la bonne marche de l'école, à l'actualisation de sa mission, au grand projet éducatif que la Congrégation des Soeurs de la Charité s'efforce de réaliser à Hull, depuis 122 ans.



L'école Normale.
Archives Deschâtelets, Ottawa.



La communauté de l'école Cauvin.
1re rangée de gauche à droite, les frères Michel, François, Eusèbe, dir., Félix et Aurèle,
2ème rangée, les frères Oscar JOSEPH, Joseph et Laurent.